

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 17 novembre 1922

## Sommaire :

Les élections anglaises  
Propos d'un prêtre et d'un laïc sur  
la religion et l'ordre public  
Réflexion et bourrage de crânes  
L'Église russe et la monarchie  
Mécanisme et poésie  
L'exposition internationale de Venise  
Le Saintluquisme

Hilaire Belloc  
Abbé Jacques Leclercq  
Chan. Paul Halfants  
Prince G. Troubetzkoï  
Jean Valschaerts  
Maria Biermé  
Th. Bondroit

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le soldat inconnu, J. Schyrgens.  
Le problème du droit, F. Deschamps. — France. — Italie. — Angleterre. —  
États-Unis, Omer Englebert.

## La Semaine

*La Belgique a rendu un émouvant hommage au Soldat inconnu, symbole de Foi et de Patriotisme.*

*Les catholiques, l'immense majorité de la Nation, ont appris avec joie que Celui qui représente tous ceux qui sont morts pour que la Patrie vive, repose en terre bénite, et s'ils ne peuvent pas ne pas regretter certaines choses, ils sont trop bons citoyens pour ne pas comprendre que la vie en commun exige des concessions de détail dont sont seuls juges ceux qui ont la responsabilité et la sauvegarde de nos intérêts les plus sacrés.*

✻ *A Constantinople, c'est le gâchis complet.*

*Le fond de l'affaire, c'est la rivalité franco-anglaise, le tout au profit du Turc nationaliste et anti-chrétien.*

✻ *L'Allemagne est à la veille de troubles sociaux dont l'importance n'est pas à prévoir. La politique —*

*ou plutôt le manque de politique! — alliée (?) aura produit ce résultat : l'effondrement de l'Allemagne, c'est entendu, mais avec la casse de la guerre à charge de ses victimes. Car, si on n'a rien pu obtenir d'une Allemagne vaincue, mais tranquille, qu'espérer d'une Allemagne en désordre?*

*Peut-être les historiens diront-ils un jour que la caractéristique de notre époque fut l'absence d'hommes à la hauteur des circonstances. Quel châtement!...*

✻ *En Amérique, les électeurs ont nié cette année ce qu'ils avaient proclamé l'année dernière. Harding est à peine en exercice que le voilà désavoué déjà! Il est bon, au spectacle d'un monde agité comme jamais sans doute il ne le fut, de méditer la parole de Saint-Augustin : la Paix, c'est la tranquillité de l'ordre!*

*Et l'ordre c'est chaque chose à sa place, Dieu premier servi. La société est loin de pareil ordre, aussi ne fut-elle jamais aussi loin de la Paix...*

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

**LAMPE FANAL**  
**TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE**  
 EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS  
 GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS, BRUXELLES.  
 TÉL.: BR. 191.03

## CHEMIN DE FER DU NORD

AMÉLIORATION DES RELATIONS INTERNATIONALES

Services rapides.

Entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne

Via MONS-QUÉVY — 6 Express journaliers

De Paris pour Bruxelles et Amsterdam.

PARIS NORD	8.10	9.25	12.30	16.05	18.20	22.57
BRUXELLES	13.19	16.22	17.03	22.41	23.53	6.19
AMSTERDAM	19.35	—	23.12	—	—	12.46

D'Amsterdam et de Bruxelles pour Paris

AMSTERDAM	—	—	7.34	—	12.18	18.30
BRUXELLES	8.20	10.25	13.00	15.46	17.46	23.40
PARIS NORD	13.05	16.57	17.35	22.37	22.45	5.50

Via Erquelines-Liège — 5 Express journaliers

De Paris pour Liège, Cologne, Berlin, Varsovie et Riga

PARIS NORD	8.10	12.30	18.20	19.40	21.55
LIÈGE GMIN	14.16	18.15	24.00	1.45	5.40
COLOGNE	19.46	—	—	6.15	9.40
BERLIN FRIEDRICHST.	—	—	—	17.50	—
VARSOVIE	—	—	—	8.15	—
RIGA	—	—	—	7.30	—

De Riga, Varsovie, Berlin, Cologne et Liège pour Paris

RIGA	23.20	—	—	—	—
VARSOVIE	20.45	—	—	—	—
BERLIN FRIEDRICHST.	13.45	—	—	—	—
COLOGNE	0.36	—	—	9.48	19.05
LIÈGE GMIN	5.10	7.25	11.54	16.45	23.45
PARIS NORD	12.25	13.05	17.55	22.45	7.30

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

*Siège Social* : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

*Succursale* : BRUXELLES, rue Royale, 68  
rue des Colonies, 35

*Agences* : ANVERS, avenue de France, 119  
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11  
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16  
COURTRAI, rue de Tournai, 30  
MONS, rue de la Station, 16  
OSTENDE, Square Marie-José, 1  
ROULERS, place Saint-Amand, 29

*Bureaux* : BRUXELLES-MARITIME,  
place Saintelette, 30  
VILVORDE, rue de Louvain, 18  
FOSES — GHISTELLES — PONT  
A CELLES — SPRIMONT — THOU-  
ROUT-FRANERIES - LENS s/DENDRE

*Filiales* : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-  
strasse, 5, à Aix la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMEDY,  
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —  
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit  
et chèques sur les principales villes belges et étrangères*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres  
— Vérification des tirages à la demande des Clients —  
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

## Comptoir Paligot

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 5 millions

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- Ordres de Bourse -

Renseignements Financiers

Encaissement de Coupons

- Vérifications de Tirages -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre  
d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et  
Informations* dont le service est fait gratuitement à la  
clientèle.

CATHOLIQUES BELGES !

Lisez et Propagez

# La revue catholique des idées et des faits

*Journal de la semaine*

RELIGIEUX — POLITIQUE — SOCIAL — LITTÉRAIRE — ARTISTIQUE

On a dit et répété que les questions de principes et les problèmes intellectuels n'intéressaient que médiocrement les Belges. Le rapide succès de « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS » dément cette légende.

Catholiques qui vous intéressez à la vie de l'Église dans le monde, lisez nous et faites nous lire. Recommandez nous auprès de ceux que vous savez capables d'apprécier notre effort d'apostolat intellectuel. Renseignez-nous les noms de vos amis auxquels nous pourrions utilement envoyer des numéros spécimens.

Catholiques Belges, vous soutenez, — et avec quelle largesse! — les œuvres charitables, scolaires, post-scolaires, sociales, et vous faites très bien. N'oubliez pas les œuvres intellectuelles. Les idées gouvernent le monde. Soutenez ceux qui essaient de faire rayonner davantage l'idée catholique. Abonnez-vous à « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS. »

Toutes les semaines au moins 14 pages de texte, grand format.

Abonnements : Un an : 25 francs -- Six mois : 15 francs

Numéros spécimens sur demande

A verser à notre compte chèque postal 48916

Bureaux de la Revue : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles

## PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE

## Chocolat

# MARTOUGIN

le meilleur !

# VERITAS

Librairie Universelle Catholique



**Rayons :** LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

## CORNERED BEEF

Marque « FRAY BENTOS »

PRÉPARÉ PAR LA

**COMPAGNIE LIEBIG**

Viande de bœuf exquise, saine et riche en protéides. Aucun déchet, rien que de la viande.

Obtenable en caisses de 48 boîtes N° 1 (contenance nette env. 340 gr. par boîte) ou en caisses de 7 boîtes N° 6 (contenance nette env. 2720 gr. par boîte). Ce dernier format est tout indiqué pour les grandes institutions.

## La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B.9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an . . . . . 25 francs

Six mois . . . . . 15 francs

Le numéro . . . . . 75 centimes

*Pour l'étranger port en sus*

Numéros spécimens sur demande

## Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES  
- LINGE DE TABLE ET DE MAISON -  
SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES  
- TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -  
- BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -  
CHOIX CONSIDÉRABLE DE SOIERIES  
ET DE LAINAGES  
BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT  
GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE  
NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES  
- TISSUS D'AMEUBLEMENT - Rideaux -  
STORES - LITÉRIES - COUVERTURES  
COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC

JOINT LE FINI

A L'ÉLÉGANCE

MANTEAUX — ROBES — TAILLEURS

— FOURRURES —

Tout achat est expédié franco  
dans toute la Belgique

# Les élections anglaises

Pour quiconque s'intéresse aux affaires publiques et connaît le danger que court l'Angleterre de l'avenir, les élections actuelles seront des plus utiles pour l'aider à trouver une solution. Les élections qui se préparent sont en effet une claire et convaincante leçon de choses en faveur de ce que d'aucuns ont appelé une théorie imaginaire, et d'autres, plus sages, ont cru être une évolution bien plus lente et bien moins dangereuse qu'elle n'est en réalité.

*L'écroulement du Parlement ne peut être montré plus clairement que par les élections présentes.* C'est de cet écroulement qu'il nous faudra tenir compte demain. Ce sont les caractères et les conséquences de cet immense changement qu'il faudra étudier et juger, si on veut passer sans désastre des conditions anciennes aux conditions nouvelles.

On peut comparer l'état actuel des choses à un navire piloté à travers une passe étroite et difficile contre un courant violent et plein de tourbillons, navire dont en plus la cargaison se serait désarrimée avec, comme conséquence, le déplacement du centre de gravité. La cargaison du navire de l'Etat se désarrime de plus en plus et le centre de gravité se déplace toujours ! Et la transformation s'accélère. Non seulement s'opère-t-elle bien plus rapidement qu'on ne l'a cru, mais son allure augmente avec les années d'après-guerre qui passent.

\* \* \*

Quels sont les trois caractères principaux de cette élection ?

1° Une absence complète d'action spontanée de la part des gouvernés ;

2° Des programmes qui contrastent tellement peu qu'ils provoquent à peine la concurrence et même la comparaison ;

3° *Et surtout*, la présence comme « leaders » (pour leur donner le titre convenu mais tout à fait trompeur), ou tout au moins, comme « acteurs », dans la pièce ennuyeuse et bruyante qui se joue, de la même troupe d'hommes dont il est avéré qu'ils ont un intérêt fixe dans un jeu où personne n'est admis sauf eux-mêmes.

Voilà bien les trois caractéristiques de la situation. Une demi-douzaine de questions au moins sont de la plus haute importance pour une foule d'Anglais : les pensions, la distribution, l'incidence et le poids des impôts, les grandes lignes de la politique étrangère, le danger d'une nouvelle guerre, etc... Plusieurs de ces problèmes intéressent toute la nation et pourtant ils n'éveillent aucune action populaire spontanée. Il n'y a ni meetings, ni effort de coopération, ni mandat — même tout à fait général — des gouvernés à ceux entre les mains desquels ils consentent à laisser la décision de tous ces importants problèmes.

Bien au contraire, rien de précis n'est soumis à l'électeur si ce n'est l'impôt sur le capital et même ce point-là n'est pas présenté de façon intelligente et pratique que l'électeur pourrait comprendre. C'est ainsi qu'on ne dit pas si pareil impôt servirait uniquement à réduire la dette et *donc à diminuer les taxes*, ou s'il sera gaspillé en salaires. Et, je le répète, sauf ce point-là, on ne soumet au peuple anglais rien de

précis si ce n'est l'appel à hisser sur le pavois et à payer un énorme salaire à Tom plutôt qu'à Dick, à Dick plutôt qu'à Harry, affaires personnelles et privées qui n'ont aucun intérêt pour le pays, si ce n'est que c'est le pays qui paie les énormes gages et pensions des politiciens.

Quant au troisième caractère signalé, il apparaît évident. Voici un pays qui ne peut continuer à vivre comme il vit et qui atteint les limites de l'endurance. Sa production est insuffisante pour entretenir ses habitants, que ce soit (comme d'aucuns l'affirment), parce que le système de production, y compris le système de crédit, est mauvais, ou que ce soit parce que le monde a tellement changé qu'une nation industrielle important sa nourriture est fatalement de plus en plus handicapée. Voici un pays avec d'immenses responsabilités héritées du passé (par exemple, le gouvernement de la moitié de l'Islam), et avec des responsabilités récemment encourues comme la Palestine. Voici un pays, chancelant sous de pareilles responsabilités, et qui s'est trouvé, il y a quelques semaines à peine, à deux doigts d'une guerre : d'une guerre avec ses horreurs, d'une guerre pour une question dont le pays ignorait tout, si ce n'est que jamais elle n'eût dû nous mener au bord du précipice, d'une guerre qui eût pu nous conduire rapidement à la famine.

En de pareilles circonstances, trop graves pour n'être que tragiques, une équipe d'hommes, qui se choisissent eux-mêmes, une troupe de comédiens sans cesse sur les tréteaux bien en vue, une clique de gens liés par une profession commune, pas trop propre, la plupart — « amis » ou « ennemis » — au mieux les uns avec les autres, quelques-uns intelligents, une minorité de deuxième ordre, le gros quantité négligeable, sont reconnus comme les seuls capables d'administrer ce pays ; et l'élection se réduit à ce que décidera la chance aveugle entre les revendications de l'une partie de la clique et celles de l'autre.

La délimitation de ces sections n'est même pas certaine. Ainsi ce ridicule Jones, pour lequel vous allez voter (si la question a quelque intérêt pour vous), s'affirme partisan de Brown, mais qui vous dit qu'au lendemain de l'élection, il ne lâchera pas Brown pour Robinson ?

Voilà la situation. Pouvez-vous imaginer façade plus absurde pour un grand et vieil Etat en danger de mort ?

\* \* \*

Toutefois, constater l'absurdité de la chose n'est d'aucun secours pratique. Il nous faut remonter aux causes et trouver un remède.

Les causes se découvrent dans les faits eux-mêmes. Pourquoi ne peut-on plus distinguer les programmes des diverses sections ? D'où vient cette absence d'action populaire spontanée et de mandat donné par une partie quelconque du peuple à son serviteur ? Pourquoi laisse-t-on la même et ridicule petite troupe de comédiens au pouvoir en un moment aussi tragique ?

Parce que tout cela est l'aboutissement d'une évolution qui arrive à son terme.

Il y a quelque soixante-quinze ans, vous trouviez encore de l'action spontanée surtout de la part des classes bourgeoises. Une pareille action imposa le libre échange, mais elle était respectueusement limitée et n'avait qu'une influence limitée sur l'Etat. Elle disparut graduellement. La poussée d'en bas, la pression sur le service public par l'expression de l'opinion publique alla en diminuant. Les jeunes d'aujourd'hui ne savent même plus ce que c'est.

Il y a quelque soixante-quinze ans, le programme de l'opposition avait encore quelque chose de très sincère : il y avait un contraste très réel et très vif entre les partisans et les adversaires du *Corn Bill*. Même plus tard, il y eut une différence très marquée entre ceux qui voulaient le *Home Rule* pour l'Irlande et ceux qui n'en voulaient pas, bien que déjà la chose fût devenue tellement irréaliste que tout le monde savait, au début des années nonante, que les *Home Rulers* n'avaient aucunement l'intention d'accorder le *Home Rule* !.

Mais ce qui frappe le plus, c'est l'étonnant spectacle d'une clique d'hommes qui se sont nommés eux-mêmes — la plupart sans grande intelligence, quelques-uns n'en ayant aucune — et qui s'arrogent la conduite de l'Etat. C'est le but naturel d'une évolution maintenant terminée. Il y a quelque soixante-douze ans, une clique gouvernait nécessairement, car seulement une clique pouvait gouverner une Angleterre aristocratique. La définition même d'un gouvernement aristocratique signifie gouvernement par une clique.

Des hommes cooptés dans cette clique, soit par héritage, soit par mariage, soit par amitié, plus tard en payant et occasionnellement même pour leur grande valeur étaient adoptés dans une classe restreinte que la nation respectait et par laquelle la nation aimait d'être gouvernée. De ce système la charpente subsiste, mais l'âme en a tout à fait disparu.

\* \* \*

Le tout peut se résumer dans cette formule : la machine ne va plus. Elle a marché de mal en pis. Elle a sauté, elle a grincé, elle a crié, elle s'est embourbée et la voilà immobile, calée.

S'il était possible de ressusciter la vraie discussion politique, cette discussion porterait sur deux points vitaux, et sur ces deux points seulement.

*Premièrement* : Peut-on réparer la machine parlementaire ? Ce qui lui est essentiel, peut-il lui être rendu ?

*Secondement* : Si non, que mettre à sa place ?

Quant à la première question, la plus importante, vous trouverez parmi les hommes qui réfléchissent deux réponses. D'aucuns répondent que la machine est irréparable. C'est mon avis basé sur une étude approfondie du système parlementaire et une observation minutieuse faite par le dedans et portant sur cinq années. Un ou deux parmi les plus intelligents de mes collègues à la Chambre des Communes ont conclu comme moi. Mais c'est là la conclusion d'une minorité ayant des connaissances spéciales et une expérience étendue.

Des hommes, ayant les mêmes connaissances et tout autant d'expérience, n'acceptent pas cette conclusion. Tel homme public que j'ai connu très intimement et qui réunissait, chose extrêmement rare, l'intelligence à la sagesse, avec, derrière lui, une vie de travail parlementaire, me disait, en pleine affaire Marconi, que le Parlement guérirait.

Il y a quelques jours, l'éditeur d'un grand journal m'affirmait que « nous créerons une nouvelle aristocratie ». D'autres, dont l'opinion est très digne de respect, m'ont dit que l'institution parlementaire, quoique déclinant, se traînerait indéfiniment parce qu'elle est devenue partie intégrante de l'Etat

anglais et que même, si sa continuation devait inclure le naufrage graduel de l'Etat, les gens préféreraient pareil déclin national à la suppression du Parlement.

C'est possible. Mais si cela n'est pas, si au cours d'une crise violente, les citoyens sont obligés (comme les Italiens ont été obligés) de se débarrasser du non-sens, si, avec la maison qui brûle, les citoyens s'éveillent d'un jeu insipide et se trouvent placés soudainement devant la réalité, que leur proposer comme méthode de gouvernement d'un grand Etat ?

Ou, si vous préférez, quelle est la méthode nouvelle de gouvernement qui nécessairement se fera jour ?

Mon opinion personnelle, je ne la donne que pour ce qu'elle vaut, la voici : *Monarchie*.

Monarchie ! que ce soit la maison régnante légitime et traditionnelle reprenant graduellement sa place dans la vie politique, ou que ce soit un Président à court terme comme en Amérique, mais *Monarchie*. Non pas monarchie absolue, mais monarchie aux décisions revisables, par un vote général, monarchie conseillée, mais *Monarchie*. Au début, seulement dans quelques décisions, surtout négatives, telles que le rejet de ministres indignes, le refus de sanctionner des « honneurs » donnés à des indignes, la suggestion de certaines politiques populaires, mais *Monarchie*.

Il me semble que, dans un grand Etat, la monarchie est la seule alternative à l'aristocratie tuée par les grandes villes.

HILAIRE BELLOC.



## Propos d'un prêtre et d'un laïc sur la religion et l'ordre public<sup>(1)</sup>

Philandre m'avait entraîné au parc Josaphat, perle de nos jardins bruxellois, que Londres et Paris nous envieraient, si Londres et Paris venaient à le connaître. L'automne jetait sur le paysage la splendeur fauve de sa pourpre et de ses ors.

— Monsieur l'abbé, me dit Philandre, je ne veux plus vous prendre en traître : je sollicite un interview.

— Oh ! là ! là ! répondis-je modestement, je ne suis pas un homme célèbre.

— Détrompez-vous, me dit Philandre, les hommes célèbres ne se laissent plus interviewer. Ils répondent par des sourires, des serremments de mains et, tout au plus, des considérations sur la récolte des pommes de terre... Vous allez me donner quelques idées précises sur le fameux adage : « *La religion, affaire privée* ».

— Vous perdez la tête, lui dis-je. D'abord, vous connaissez ces questions mieux que moi. Ensuite, vous imaginez-vous qu'on improvise ainsi une conférence au pied levé ?

— Nous baisserons le pied, me dit Philandre. Voilà un banc : asseyons-nous. Vîtes-vous jamais jardin plus harmonieusement dessiné, plus joliment fleuri, — il est vrai qu'il ne reste guère de fleurs en cette saison, — plus gracieusement animé de bêtes et d'eaux courantes ?

Sur la pelouse dont l'herbe rase, fine et drue caressait l'œil, une merveille de paon blanc traînait sa queue royale, chef-d'œuvre inimitable de beauté, comme seule la divine nature en fait éclore.

— Eh bien, me dit Philandre, y êtes-vous ?

Je soupirai, levai les yeux, cherchai une excuse, n'en trouvai point, et commençai :

— La religion, affaire privée, est encore un de ces termes équivoques qu'on lance à tout propos et qu'on s'abstient de définir, parce qu'on tient à la sonorité des mots, même s'ils recouvrent une sottise, et que sous le coup de la définition la sonorité crève en découvrant l'absurdité.

(1) Voir la *Revue* des 15 et 22 juillet, 25 septembre, 11 novembre, 23 décembre 1921 ; 10 mars, 25 mai et 15 septembre 1922.

— Bravo ! me dit Philandre, vous êtes en verve : nous allons rire !  
Je ne sourcillai pas.

— Si l'on entend par là, continuai-je, que la croyance ou l'adhésion à une religion est un acte privé, on énonce un truisme que personne n'a jamais discuté, car il est de toute évidence que la croyance, étant une adhésion de l'esprit et de la volonté, est un acte intérieur qu'il n'est au pouvoir d'aucune puissance extérieure de commander. Dans ce sens-là, d'ailleurs, personne n'a jamais voulu commander la croyance ni l'extraire de la vie privée.

Mais si, au contraire, on entend par la formule : « Religion, affaire privée », que les manifestations extérieures de la croyance religieuse n'intéressent pas l'ensemble de la société, n'exercent point d'influence sur les rapports entre les hommes, sur leur vie collective, alors, on énonce une contre-vérité dont le plus fugitif regard jeté sur le monde réel suffit à démontrer l'énormité. La jonglerie à laquelle se lèvent nos libéraux et nos socialistes, lorsqu'ils proclament ce fameux principe, consiste à l'énoncer selon le premier sens, et à l'appliquer selon le second, sans jamais dire dans quel sens ils le prennent. De là l'équivoque perpétuelle. Lorsqu'on demande que l'Etat tienne compte des exigences religieuses, ils se retranchent immédiatement sur la première définition et proclament : Les convictions de chacun dépendent de sa conscience. Sur ce terrain, évidemment, on ne les attaque pas. Sitôt qu'ils croient notre assaut repoussé, ils reprennent l'offensive, en changeant de terrain, et réclament que l'Etat ignore la religion « puisqu'elle est affaire privée ». Voyez-vous l'équivoque ? Le fait d'avoir telle ou telle conviction est évidemment affaire privée, mais les répercussions de cette conviction sur la vie sociale intéressent l'ordre public. Ceux que l'esprit libéral a atteints ne voient plus cette distinction si claire, tout est brouillé dans leur cerveau ; ils sont esclaves de ces formules fumeuses qu'ils n'analysent jamais. Le plus grand mal de la philosophie contemporaine est l'absence de définition des concepts premiers. Cela jette la confusion dans toute la pensée... Au surplus, je pense que la plupart de nos libéraux et de nos socialistes sont de bonne foi et vaticinent sans se rendre compte eux-mêmes des sauts funambulesques de leur logique. Ce sont d'honnêtes gens, intelligents et convaincus, mais qu'y peuvent-ils, les pauvres ! s'ils manquent d'une tradition ? On est intellectuellement bien jeune, lorsqu'on date de 1789 !

D'ailleurs, cette distinction absolue et tranchée entre *affaires privées* et *affaires publiques* correspond-elle elle-même à une réalité ? Ne serait-elle pas un mirage de plus des doctrines individualistes ?

L'individualisme libéral, considérant l'Etat comme un être suspect dont on doit constamment limiter le rayon d'action, afin qu'il ne puisse entraver le libre essor des initiatives privées, avait dressé contre lui ce rempart des droits individuels, les droits de l'homme, de l'autonomie de la vie privée, et ce rempart est si mal bâti, si indéfendable qu'au moment même où on le construisait, on l'a haché de brèches.

Ainsi est-il au monde un domaine plus strictement privé que celui de l'amour, du mariage, de la famille ? Que fait l'Etat ? Que fait-il partout, dans toutes les sociétés connues, payennes aussi bien que chrétiennes, libérales aussi bien qu'autoritaires ? Il légifère sur le mariage, il règle les rapports entre époux, ceux des parents et des enfants, il détermine l'ordre des successions. Le Code civil n'est-il pas d'un bout à l'autre une intervention de l'Etat dans la vie privée ?

— Souvent, cependant, remarqua Philandre, l'Etat n'intervient que pour suppléer au silence des parties, comme en matière de contrats, où l'on reste libre de déroger aux règles du Code...

— Excepté, interrompis-je, les innombrables règles et formalités d'ordre public, les contrats qu'il faut rédiger par acte notarié, les hypothèques qu'il faut inscrire, et combien d'autres ?

Au reste, ceci n'est qu'un exemple, destiné à montrer que l'Etat ayant la mission de sauvegarder les droits des individus, et de plus, — ceci contrairement à la théorie libérale — de promouvoir le bien commun, il lui faut nécessairement s'occuper de ce que font les particuliers, s'occuper de leur vie privée, du moment que celle-ci réagit sur la vie sociale.

Or ces réactions sont incessantes, et nul ne saurait trouver un principe qui les délimite.

Il n'y a plus aucune difficulté, dès lors, à résoudre l'antimonie qu'on veut créer en opposant à une intervention de l'Etat en matière religieuse, le fait que la religion serait affaire privée. La question de savoir si la religion est affaire privée ou non, ne présente plus aucune espèce d'intérêt. Le tout est de savoir si les convictions religieuses influent sur les relations sociales, et ceci n'est pas discutable.

L'exemple qui nous intéresse est l'exemple belge, où, lorsqu'on parle de religion, il s'agit du catholicisme. Celui-ci prétend donner une règle de vie, de toute la vie. Il implique donc une conception déterminée du mariage et de la famille, de la propriété et de son usage, du travail et du progrès, toutes conceptions dont l'Etat devra tenir compte quand il légifèrera. Il devra se demander si cette conception catholique est bonne, c'est-à-dire, à son point de vue, socialement utile, ou mauvaise et nuisible. Si elle est bonne, il devra la favoriser ; si elle est mauvaise, il devra la contrecarrer. Il n'y a qu'une attitude, à priori absurde et qu'il ne peut donc pas adopter : c'est celle qu'il a prise en Belgique et dans tous les pays qu'a dominés l'influence libérale, l'attitude d'absentéisme, qu'on appelle la neutralité. L'Etat ignore la religion, il ignore un fait qui tout le monde connaît, il ne voit pas ce que tout le monde voit. Attitude irréelle, attitude de fou, car c'est folie de ne pas voir l'évidence, et de légiférer pour des hommes réels en refusant de voir la réalité.

— Tout beau ! Tout beau ! Monsieur l'abbé, me dit Philandre. Je crois que vous attribuez aux Constituants, nos pères, des intentions qu'ils n'eurent jamais. Ne furent-ils pas au contraire de grands réalistes ? Le pays était divisé sur la question religieuse : voilà la première réalité qu'ils constatèrent. La nieriez-vous ? Ils cherchèrent quelques principes de morale naturelle sur lesquels tout le monde fût d'accord : mariage, respect de la vie et de la propriété, et ils basèrent sur ces principes-là une législation destinée à tous les Belges. Pour le surplus, chacun resta libre, en application de sa foi particulière, d'ajouter ce qu'il veut aux règles générales ; le mariage religieux, par exemple...

— Mon cher monsieur, lui répondis-je, l'inanité de cette prétention vous apparaîtra aussitôt que je vous demanderai de préciser l'accord qui règne entre les Belges sur une question quelconque. Le mariage ? Mais les catholiques le demandent indissoluble, tandis que les partis extrêmes, dont les socialistes, qui représentent à l'heure qu'il est une belle partie de l'opinion, sont partisans de l'union libre. Ils n'en demandent pas la réalisation immédiate ? Ils y tendent, et doivent, dans la mesure où ils le pourront, orienter la législation dans ce sens. Et la propriété ? Ici le catholicisme s'oppose encore radicalement et au libéralisme et au socialisme. Le législateur doit choisir.

Dans tous les cas, le législateur doit se prononcer pour ou contre une doctrine ; l'attitude purement empirique de nos Constituants peut être prudence à un moment de crise pour rétablir l'ordre immédiat ; si on l'érige en système permanent, on marche à l'anarchie. En ce qui concerne la propriété, l'Etat applique d'ailleurs une doctrine, et, depuis trente ans, nous le voyons changer de doctrine, abandonner le libéralisme pour passer à une mixture peu fluide de socialisme et de christianisme. En matière de mariage, je n'aurais pas de peine à vous démontrer que la cote mal taillée de notre droit constitue pour l'Eglise une véritable persécution.

Mais nous n'avons pas épuisé la question. A côté de ces répercussions de la foi sur la vie sociale naturelle, certaines manifestations de la vie catholique, purement religieuses, celles-là, se produisent dans la société et agissent sur la société civile. Notre foi catholique nous détermine à former une société religieuse ou, plus exactement, à entrer dans une société religieuse qui préexiste à nous. Cette société a des chefs, une hiérarchie de chefs, des règles de vie qui lui sont propres, — voyez, par exemple, les règles sur le repos dominical — et elle constitue à son tour des séries d'associations particulières, ordres religieux, confréries, congrégations, groupements d'hommes ou de femmes d'œuvres, qui visent à exercer dans la société civile une action de propagande religieuse dont le résultat doit être d'orienter les membres de la société civile vers la conception catholique de la vie, y compris ses applications civiles : mariage, propriété, etc. Ceci est encore une réalité. Les catholiques, citoyens de la société civile, ont le droit comme citoyens, le devoir comme croyants, de réclamer que l'Etat accorde à leurs groupements religieux les moyens d'action civils dont ils ont besoin pour atteindre leur fin, entre autres, la personnalité civile. L'Etat de nouveau doit donc se demander si ces groupements sont bienfaisants ou nuisibles. La seule attitude absurde sera de les ignorer ; c'est donc celle qui a été la règle des Etats libéraux, et qui fut la règle du nôtre, jusqu'au jour où — pouvons-nous l'avouer sans que le rouge de la honte nous monte au visage ? — les socialistes accédèrent au pouvoir !...

A tous ces points de vue, par conséquent, la question religieuse déborde la vie privée et intéresse l'ordre public. Ajouterai-je, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, — et c'est ce qui fait grincer les dents aux plus modérés d'entre nos adversaires, — que notre premier devoir envers les hommes est de tâcher de les convertir tous, et que le jour

où l'ensemble de la nation sera catholique, le premier devoir politique des citoyens sera d'exiger que la constitution du pays se conforme aux lois de la révélation chrétienne ?...

— Je n'ai rien à redire, me dit Philandre en se levant, en théorie du moins, car, en pratique, votre système nous mène droit à la guerre religieuse... Une paix illogique ne vaut-elle pas mieux qu'une guerre logique ? Actuellement, la Belgique n'est certainement pas mûre pour entendre votre langage, mais un jour arrivera sans doute où la vérité l'emportera. L'agnosticisme en droit public doit devenir à la longue intenable. Aussi, la réaction viendra. Elle vient déjà. Connaissez-vous cette très intéressante école de juristes français, dont plusieurs sont catholiques, et qui renouvellent en ce moment les fondements du Droit ? La plupart d'entre eux proclament l'existence de principes absolus et exigent qu'on les détermine pour fonder le Droit. L'un des plus notoires d'entre eux, M. Gény, n'a-t-il pas intitulé un de ses volumes : *L'irréductible droit naturel* ?...

Je ne sais, cher lecteur, si le début de ce discours de Philandre vous semble clair : à moi, il me sembla nébuleux, même vaguement contradictoire. Mais je ne me sentais pas d'humeur à reprendre une nouvelle discussion, et me tus donc, me promettant seulement de revenir sur la question à la prochaine occasion.

Par les sentiers en lacets, au milieu des enfants gambadeurs, nous nous acheminâmes vers l'avenue Louis Bertrand, et devant l'église Saint-Servais dont le clocher aigu est comme le doigt que Schaeerbeek tend au ciel pour nous rappeler Dieu, Philandre prit un tramway prosaïque, tandis que j'enfilais en rêvassant la maussade chaussée de Haecht.

Abbé JACQUES LECLERQ.



## Réflexion et Bourrage de crânes

Dans le bien beau livre qui vient de paraître, *L'Hymne de la Vie*, où M. le Chanoine De Baets disserte en philosophe et en poète sur les différentes manifestations de la vie et où il monte par degrés (*ascensiones in corde suo disposuit*) de la vie végétative à la Vie divine, je ne veux m'arrêter un instant pour introduire ces réflexions sur la réflexion, qu'aux pages profondes qui célèbrent la vie d'intelligence. L'auteur y montre magnifiquement que, si la production intellectuelle ne va pas sans douleur, la fatigue qu'elle entraîne est surabondamment compensée par la jouissance de concevoir le vrai et de le communiquer à d'autres intelligences.

Cette ivresse dépasse en intensité et en puissance de renouvellement perpétuel toutes les jouissances sensuelles. Celles-ci apportent avec elles une satiété féconde en rancœurs et en dégoûts, tandis que le plaisir intellectuel, abîme qui appelle d'autres abîmes, augmente ses propres capacités par son exercice même.

Et cependant, la grande majorité des humains, même de ceux qui passent pour instruits, ignorent cette joie-là, et leur faculté de penser reste inopérante. Ils trouvent assurément, dans la lecture, une agréable distraction, mais lire reste, pour leur intelligence, une opération purement réceptive. Ils n'agissent pas, ils subissent. La lecture la plus recherchée par eux est celle qui leur demandera le moindre effort intellectuel. Leur passivité même les rend incapables des jouissances les plus profondes de l'esprit. Ce sont les victimes tout indiquées et innombrables des bourreurs de crânes.

C'est si facile de tout accepter de confiance, de professer un dilettantisme paresseux, de varier son menu littéraire en goûtant de tous les plats, de tout effleurer sans rien approfondir, et sans s'imposer une fatigante concentration d'attention.

Rares sont les esprits qui réfléchissent. La plupart en ont si peu l'habitude que leur faculté de raisonnement s'en est atrophiée. Et cependant, ils ont des idées, ils expriment des opinions, et parfois très arrêtées.

Leurs opinions ne sont pas le fruit d'un raisonnement. De bonne foi, ils croient qu'elles le sont, car ils se figurent qu'ils pensent. Mais ils ne pensent pas par le jeu de leur raison. Ils pensent par leur imagination, ou par leur sensibilité, ou par leur mémoire.

Ce qui entraîne leur conviction, c'est l'image, c'est une métaphore brillante qui les a conquis avant que la réflexion, lente à venir, soit intervenue ; c'est la phrase retentissante d'un orateur : « L'Église est un cadavre en décomposition qui barre la route du progrès ». En avons-nous connu, de ces mots à effet, pâture jetée à la foule et que la grande masse absorbe toute crue ! Le spectre du cléricalisme, l'obscurantisme de l'Église, la mainmorte... Toute cette friperie de l'éloquence parlementaire d'autrefois a connu ses jours de gloire. Pour les esprits faibles, toute leur science religieuse se résuait dans des mots pareils, qui avaient frappé, une fois pour toutes, les imaginations et s'étaient incrustés pour toujours dans les cerveaux.

Ou bien, c'est le sentiment qui fait les convictions. Comme l'imagination, le sentiment est une bonne chose en soi ; c'est une force indispensable pour la mise en mouvement et pour le renforcement de l'action.

Mais elle doit suivre la raison, et a toujours besoin d'être contrôlée par elle. Or, chez beaucoup d'hommes, le jeu des facultés marche à rebours et, par un singulier renversement des rôles, c'est la sensibilité qui entraîne la raison.

Tout ce qui divise profondément les esprits, toutes les rivalités d'opinions viennent de là. Car la vérité est une, et toutes les intelligences devraient la voir, quand elle est clairement démontrée. D'où vient que tant d'yeux se ferment à sa lumière ? C'est que le sentiment est chez eux plus fort que la raison. La passion les domine, et la passion déforme pour eux la réalité. Et les discussions s'éternisent, parce que les deux partis n'écoutent que leur sentiment.

Les miracles de Jésus-Christ ne convertissaient pas les Pharisiens. Les plus beaux arguments d'apologétique n'ont pas de prise sur des esprits prévenus ou sur des cœurs corrompus. Toutes les erreurs les plus tenaces reposent sur un sentiment. Essayez de démontrer aux Allemands, même aux meilleurs, que l'Allemagne a eu tort d'envahir la Belgique, ou que ses soldats ont commis sur notre sol des atrocités sans nom ! Tous vos arguments se butent à un sentiment, à cet orgueil de la race qui fait croire à la sainte, à la vertueuse Allemagne !

Ou bien encore, c'est la mémoire qui remplace la raison. Peu de gens réfléchissent ; la plupart ne font que répéter. Le psittacisme est un travers fort répandu. Beaucoup d'hommes sont des perroquets, qui répètent ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont lu dans leur journal.

De là, la puissance de la presse. Pour juger de l'état des esprits dans une région, il suffirait de consulter la statistique des abonnements aux journaux. Voulez-vous connaître les opinions religieuses et politiques d'un homme ? Sachez quel journal il lit le matin, ou le soir... Écoutez-le en famille, au café, sur la plate-forme du tram, en wagon de chemin de fer : ce sont les idées de son journal qu'il vous sert toutes chaudes. Guillaume Verspeyen, ce vieux journaliste, le savait bien, lui qui a dit dans son style original et caustique : « Certains cerveaux sont des éponges qu'il suffit de presser un peu pour en

faire suinter toutes les platitudes pompées dans le journal du matin ».

Notez que, la plupart du temps, ce que leur mémoire a retenu de leurs lectures n'est pas de la pensée, mais des formules toutes faites, des mots dont ils ne comprennent que vaguement le sens. Que de gens parlent de communisme, de libéralisme, d'égalité, de lutte de classes, de droit des langues, d'inflation monétaire, sans avoir une conception précise de la signification de ces mots ! Si on leur demande la définition des termes, ils sont à *quia*. Mais n'importe, ils ont des solutions toutes prêtes pour tout, pour la question des réparations comme pour le problème d'Orient. Ah ! leur journal a parlé de tout cela, et ils ont bonne mémoire !

« Bourrage de crânes », dit-on, et c'est vrai. Mais les crânes qui se laissent ainsi bourrer ne peuvent être que des têtes vides d'idées personnelles. Esprits médiocres, pour qui le grand argument est l'avis de la majorité. Ils ont le respect du nombre ; c'est la moitié plus un qui a raison. « Le trait caractéristique de l'homme médiocre, a dit Ernest Hello, c'est sa déférence pour l'opinion publique ». Transposée dans le domaine moral, cette déférence s'appelle le respect humain, signe caractéristique de la médiocrité de caractère.

Le bourrage de crânes n'est cependant pas mauvais en lui-même. En somme, vouloir enfoncer une idée dans la tête des gens est une bonne chose, du moment que l'idée est bonne. Les parents, instituteurs et professeurs font de bon bourrage de crânes en répétant sans cesse aux enfants des vérités, qui finiront par entrer si bien dans les cerveaux qu'elles en seront indéracinables. Et tout le but de Guillaume Verspeyen, en rédigeant son article quotidien dans le *Bien Public*, était de remplacer les platitudes de l'*Echo du Parlement* et de la *Chronique* — pour ne citer que des morts — par quelque bonne et catholique vérité que la cervelle spongieuse de bon nombre de ses lecteurs boirait avec avidité.

C'est un fait que la masse se laissera toujours mener par l'élite, ou par les apparences de l'élite. Que l'élite, en possession de la vérité, se fasse bourreuse de crânes pour ceux qui n'ont pas le temps ou pas la force de penser et qui demandent à d'autres de penser à leur place. La foule cherche toujours les maîtres de l'heure ; il lui faut des conducteurs. Et quand elle n'en trouve pas de bons, elle suit ceux qui parlent le plus haut, ceux qui, grâce au tirage des grands journaux, multiplient par cent mille la portée de leur voix.

Le malheur est que les rédacteurs des journaux les plus répandus ne sont guère mieux lotis que leurs lecteurs en fait de maîtrise de pensée ! Ils ne dirigent pas l'opinion publique. Ils la tâtent, ils la suivent. Ils n'obtiennent le succès de leurs grands tirages qu'en flattant ses goûts. Au lieu de réfléchir tout court, ils ne réfléchissent que l'opinion publique.

Eux aussi, d'ailleurs, ont une imagination, une sensibilité, une mémoire et, s'ils ont une raison, elle est rarement raisonnable. Eux aussi répètent des formules, de grands mots sonores. Comme presque tous les écrivains les plus célèbres du *Stupide dix-neuvième siècle*, ils sont éblouis par les mots de science, de progrès, de liberté. Ils ont trop respiré l'atmosphère du romantisme, qui a brisé la hiérarchie des facultés humaines, en subordonnant la raison à l'imagination et à la sensibilité.

Il est temps qu'on organise contre eux le « parti de l'intelligence », qui remettra la raison et le bon sens en honneur.

Et puisque la réflexion exige un si grand effort et que, après tout, les philosophes de profession sont rares, puisqu'il est certain que, malgré notre bonne volonté, il n'est pas

toujours possible de penser par nous-mêmes et que souvent nous sommes obligés de nous fier à la pensée d'autrui, je dirai : Heureux les catholiques qui, pour l'essentiel d'abord et par ricochet pour tout le reste, ont une règle sûre ! Ils savent que l'Église est en possession de la vérité et que, s'ils pensent avec Elle, ils pensent toujours juste. S'ils connaissent leur catéchisme, non pas comme des enfants qui apprennent par cœur des formules, mais en hommes réfléchis, qui comprennent le sens des mots qu'ils lisent, ils en savent plus long que Kant et que M. Bergson.

Qu'ils soient catholiques, mais catholiques de tête autant que de cœur, et ils auront, même en matière profane, des lumières plus abondantes et une vigueur intellectuelle plus saine. Car ils trouveront dans la vérité religieuse bien connue et logiquement approfondie, une base solide pour toute leur vie intellectuelle. C'est ainsi que, en cherchant le royaume de Dieu et sa « vérité », ils recevront le reste par surcroît.

Chan. PAUL HALFLANTS.



## L'Église Russe et la Monarchie

Je considère toute polémique en matière de foi comme une tâche ingrate et stérile. Cependant, comme membre de l'Église orthodoxe ayant eu l'honneur de collaborer à votre *Revue*, je ne puis passer sous silence certaines appréciations contenues dans les articles du Comte Pérovsky, sur « l'Église russe et la Monarchie ».

Je proteste de toute mon âme contre la tendance de l'auteur à représenter l'histoire de l'Église en Russie dans ses rapports avec le Pouvoir sous un aspect repoussant.

Les lecteurs de la *Revue* voudront peut-être bien se rappler mon essai sur la Sainte Russie, où j'ai tâché de donner, ne fût-ce qu'un aperçu incomplet des différents aspects de la piété russe. Tout homme impartial connaissant un peu notre histoire, me rendra, j'espère, justice de ne pas avoir exagéré en soutenant que dans toutes les rudes épreuves de notre passé « l'Église a été le seul soutien du peuple. » Elle l'a habitué à subir les plus pénibles labeurs, à rencontrer sans peur la mort qui le guettait sur les champs de bataille, ainsi que dans la lutte journalière pour l'existence. L'Église a été l'instrument le plus puissant de l'unité nationale. Elle a inculqué dans l'âme du peuple le sentiment d'une profonde humilité devant la grâce infinie de Dieu, la solidarité morale qui rend chacun responsable des péchés de tous, la compassion pour ceux-ci qui ont succombé au péché » (1). Ceux des lecteurs qui voudraient vérifier ce jugement n'auraient qu'à lire l'étude sur l'Église russe dans l'œuvre magistrale d'Anatole Leroy-Beaulieu : *L'Empire des Tsars* (T. III).

Or cette action bienfaisante de l'Église est complètement méconnue de l'auteur. D'après lui il n'y aurait eu en Russie que des « Prélats ne mettant aucune borne à leur servilisme et rampant devant le pouvoir Impérial » ; au cours de neuf siècles l'Église ne serait pas parvenue à inculquer « au peuple russe, en majorité tout au moins, l'amour de la religion ». « Une partie notable, tout au moins, de ce peuple se serait révélée à nos yeux comme une simple foule de brutes féroces et ignorantes ».

Certes, je ne vais pas nier que l'Église en Russie se soit beaucoup ressentie dans le passé de la tutelle de l'Etat. Il est également indiscutable qu'au début de la révolution, les masses ignorantes aient commis bien des excès dont elles portent d'ailleurs aujourd'hui un lourd châtement. Tout cela est malheureusement vrai. Seulement, je ne voudrais ni suivre l'exemple de celui des fils de Noé, qui s'était complu à

(1) « La Russie rouge et la sainte Russie » ; voir la *Revue* du 27 janvier 1922.

étaler la nudité de son père devant les yeux de ses frères, ni imiter l'auteur dans ses procédés de généralisation. Il est prudent de tenir compte de tous les faits et aspects d'une question aussi grave avant de risquer un verdict final. Et s'il s'agit des responsabilités à établir, avant de lancer une pierre contre « la majorité » de notre peuple, que chacun de nous qui prétend appartenir à la minorité élue, se demande si sa conscience est bien nette et n'a rien à lui reprocher dans le désastre de sa patrie. Intellectuels et écrivains, employés d'Etat et chambellans, — « que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre ».

\* \* \*

Il est évident à tout croyant que si l'Église est sainte, bien de ses serviteurs ont été des pécheurs indignes. Mais pourquoi, en parlant de notre Église, dans le passé, l'auteur n'a cherché que des exemples de blâme et d'opprobre ? Pourquoi, en parlant du présent, et « s'inclinant avec vénération devant la mémoire des prêtres martyrisés par la canaille » (l'auteur ne mentionne pas les vingt-six évêques tués et martyrisés), pourquoi croit-il devoir glisser cette insinuation diminuant sa prétendue vénération quoi qu'il en dise : « Beaucoup de ces martyrs (non pas tous certes), n'ont-ils pas péri non pas à cause d'une fermeté particulière dans la foi, mais surtout à cause de l'habit qu'ils portaient ? »... Admettons que cela soit vrai, que parmi ceux qui ont trouvé la mort, beaucoup ont souffert rien que pour leur qualité de prêtre, et non pas pour des manifestations individuelles. Ce fait serait-il plus digne de mention que les innombrables traits touchants et sublimes qui nous sont rapportés sur la fermeté, l'humilité et la mansuetude de ces serviteurs de Dieu, en face de la mort ? Une quantité de ces faits ont été contrôlés et enregistrés par des commissions d'enquête, lors de la lutte des armées volontaires contre les bolchéviks.

Et toutes ces preuves de la vitalité de l'Église, de la fermeté inébranlable de ces vrais serviteurs devant les bourreaux et les pouvoirs soviétiques n'empêchent pas l'auteur d'affirmer « que révolutions et océans de sang soient impuissants à changer les rapports entre l'Église et l'Etat en Russie », marqués au coin d'un « cachet spécifique » byzantin de l'orthodoxie russe « de qualité douteuse » de même que des traits nationaux « peu recommandables ».

Si les misères de l'émigration peuvent amener quelques-uns de mes compatriotes à renier tout ce qui pour un croyant orthodoxe constitue sa foi dans la résurrection de la Russie, je suis heureux de pouvoir me reposer sur un témoignage d'un autre genre. Je parle de l'admirable appel du Cardinal Mercier, en faveur de l'Église orthodoxe et du peuple russe. S'il parle des défaillances qui ont donné lieu à l'institution d'une nouvelle soi-disant « Église vivante » avec des évêques apostats à sa tête (offrant une certaine analogie avec le clergé asservé lors de la révolution française), le Cardinal s'empresse de rappeler aussitôt les « admirables exemples de résistance au persécuteur », avec le Patriarche Tychon en tête. Il ne serait que trop utile à l'auteur russe de s'inspirer davantage de cette exhortation du Cardinal aux catholiques belges : « N'oubliez pas que les prêtres et les évêques orthodoxes possèdent aux yeux de l'Église catholique romaine le caractère du sacerdoce du Christ ».

Un des griefs de l'auteur contre l'Église russe est qu'après avoir « durant des siècles, divinisé — ou à peu près (?) — le pouvoir des Tsars », elle se serait « détournée » de ce pouvoir, après sa chute. Il reproche au Concile réuni à Moscou, en 1917, de ne pas avoir condamné la révolution, ni envoyé un message de sympathie à la famille Impériale, d'abord mise aux arrêts, puis expédiée à Tobolsk. Ailleurs, il rapporte cependant qu'un des griefs des prêtres apostats contre le Patriarche a été d'avoir « chargé l'évêque de Tobolsk, Mgr Hermogène, depuis — démocratiquement assassiné par les agents des soviets — de donner en son nom la bénédiction au malheureux Nicolas II, emprisonné ». Je ne vois pas comment l'auteur concilie ces faits avec le reproche précité.

Il est superflu de réfuter les « à peu près » de l'auteur. Le fait est que le Concile de Moscou ne s'est pas solidarisé avec le principe monarchique. A mes yeux, sa ligne de conduite a été sous ce rapport irréprochable, car il ne devait en aucun cas dégénérer en assemblée politique. Je voudrais savoir si vos lecteurs reprochent aux catholiques autrichiens, de ne pas avoir lié la cause de l'Église à celle de la monarchie, après l'abdication de l'Empereur Charles, ou bien s'ils considèrent le chef actuel du gouvernement de la République autrichienne, Mgr Seipel, comme un renégat. Et cependant, si le Tsar a été considéré comme protecteur de l'Église orthodoxe en Russie, l'Empereur d'Autriche n'a certainement pas en vain revendiqué le titre de Majesté Apostolique.

Le fait est que telles ou autres préférences politiques sont du domaine de l'entendement individuel. Quant à l'Église, elle doit rester en dehors et au-dessus de la mêlée des passions humaines.

Par une étrange inconséquence, l'auteur n'est pas sans appréhension que l'Église orthodoxe pourrait dans l'avenir porter quelque préjudice à la cause monarchiste, pour la raison qu'il se trouve des prélats « et non parmi les moins autorisés » pour lesquels « Conciles œcuméniques, canons ecclésiastiques, etc. ont gardé tout leur prestige et toute leur autorité, ce qui est du reste absolument compréhensible et légitime ; tandis que pour l'immense majorité (?) des laïcs russes mais sincèrement croyants il en va tout autrement ». L'auteur doute que cette psychologie très spéciale « soit » appropriée à l'époque compliquée et si difficile que nous traversons... « Un prélat qui vénère profondément canons et conciles... peut être tenté d'en faire l'application à la vie politique ; et qui sait alors les conflits qui peuvent surgir et les complications qui pourront se présenter ».

Tâchons de calmer cette fois les appréhensions de l'auteur. La vénération des Conciles et des Canons ne saurait être envisagée comme un danger pour l'Etat qu'au point de vue des francs-maçons hostiles à toute religion positive. Quant à celui qui vénère les Canons de l'Église, pour lui le Canon régissant les rapports de l'Église et de l'Etat réside dans cette parole du Christ : « Rendez à César ce qui est dû à César et à Dieu ce qui est dû à Dieu ». Ce précepte est obligatoire non seulement par rapport à l'action, mais aussi par rapport aux jugements et aux paroles des croyants. Si l'auteur l'avait médité d'avance, peut-être aurait-il mieux rendu justice à l'Église et à la Monarchie et dans ce cas il aurait davantage servi leur cause.

Et pour conclure, je suis heureux de pouvoir me rallier de tout mon cœur à cette belle parole d'espérance qui termine la réponse du Cardinal Mercier, au Comité National Russe :

« Le malheur, je le sais pour l'avoir expérimenté chez mes compatriotes, rend parfois les tempéraments nerveux, impressionnables. Ne cédon pas à nos premières impressions. Rapprochons-nous les uns des autres, avec le désir de mieux nous connaître mutuellement et de chercher dans la prière et dans une fraternelle entraide les moyens de sauvegarder les fondements de la civilisation chrétienne et de réaliser le vœu suprême d'unité catholique formulé par Notre Divin Sauveur ».

PRINCE GRÉGOIRE TROUBETZKOÏ.



## Mécanisme et Poésie

Est-il bien vrai que le romantisme a mis un bonnet rouge au dictionnaire et qu'il a supprimé la noblesse et la roture des mots pour leur accorder l'égalité ? Les poètes sans goût le proclament volontiers, car c'est un choix difficile que celui des vocables et il suffit parfois d'une position maladroite pour donner à un mot rare une sonorité vulgaire, à un terme trop familier une valeur précieuse. On supprime la difficulté en affirmant que les mots se valent. Les anarchistes qui défendent cette théorie odieuse ne sont jamais très éloignés de prétendre que les choses sont comme les mots et que depuis la Déclaration des Droits de l'Homme tout est matière d'art et de poésie. Pourquoi accorderait-on aux sentiments humains une suprématie sur le minéral et sur le végétal ? Les ronflements d'un moteur à essence valent bien les battements d'un cœur ! telle est la logique de l'égalité.

Le snobisme de certains qui se sont flattés d'appartenir à une époque de lumière, comme ils disent, ajoute encore à ces extravagances.

Le progrès des sciences appliquées les a si fort étonnés, qu'ils veulent le chanter sans retenue, et semblables à ces parnassiens glacés qui s'amusaient à décrire une coupe, un paysage ou un tableau d'histoire, en prenant garde de ne rien y laisser glisser qui palpite et qui vive, ils feront sans émotion, voire sans sourire, des poèmes très libres sur les avions, les locomotives et la T.S.F. Dans l'anthologie de demain, le haut-fourneau fêlé suivra le fameux « Vase » de Sully-Prudhomme et, de la sorte, nos descendants pourront apprécier l'évolution des thèmes poétiques au XX<sup>e</sup> siècle.

Une petite revue que les amoureux de poésie devraient lire régulièrement, la *Muse Française*, a examiné ce problème d'extravagant modernisme. Dans le numéro de mai dernier, Tristan Derème étudiait l'influence que prennent, sur la poésie, les progrès de la Science, influence déplorable, disait-il tout de suite, car les joueurs de lyres n'ont rien à gagner au commerce des physiciens ou géomètres.

Que le poète rappelle dans ses vers le décor des sensations qu'il ressuscite, qu'il lui soit impossible souvent de dissocier son rêve du paysage urbain, métallique et bruyant, où il l'a déroulé, on le comprend sans peine. Mais de là à faire revivre « la machinerie moderne, où roulent des trains de marchandises, où glissent des ascenseurs, où tournent des fauteuils de bois verni devant des bureaux américains », il y a un abîme. Ce modernisme tapageur et sans beauté ne peut servir que de toile de fond. Et encore ! Peut-on décemment la poser derrière une belle ivresse ou une grande mélancolie, sans marquer qu'on la tient en mince estime, comme l'inévitable accessoire qui ne console pas de la forêt et de la mer lointaines ? Aussi les poètes qui l'ont employée sans être dupes, se sont-ils vengés d'elle par l'ironie. Tel ce Jean Pélerin qui couvrait si bien d'un sourire sa secrète amertume.

La matière de nos chants n'est point dans ce monde extérieur et mobile. Elle est en nous et Derème, dans une prose qui vaut ses vers, dit cela excellemment :

« Il ne s'agit pas de chanter ce qui passe, mais de chanter ce qui demeure et, si le poète accorde aux choses d'une heure une place dans ses vers, ce n'est que pour situer sa vie et pour peindre le décor de son âme troublée qui se désespère et qui pleure à l'idée de la mort promise et prochaine. Car c'est là qu'est tout le drame ; c'est là qu'est toute la poésie.

La vie moderne, décor, vain décor, et pas autre chose. Que nous apporte-t-elle non pas même de vraiment nouveau, mais qui nous permette seulement de songer à corriger un vers de Virgile ? Et comment, si elle a tellement tout transformé, une ode de Ronsard est-elle encore comme écrite d'hier et pleine de jeunesse et de lumière ? L'âme des hommes n'a pas varié : elle est toujours la même, celle qui rêvait au bord du Tibre antique et celle qui se dorlote en nos sleepings errants. Pensez-vous que l'usage des taxis eût modifié la sensibilité de François Villon, et Pyrrhus ne serait-il pas toujours Pyrrhus, même s'il se trouvait en possession de téléphoner à Andromaque ? »

Répliquant à Tristan Derème dans le numéro de septembre de la *Muse Française*, M. Henri Allorge confesse quelque complaisance pour les machines modernes. Il assure qu'il sera bientôt aussi facile de chanter la télégraphie ou la téléphonie sans fil que le messenger de Marathon ou la *Bouteille à la mer*.

On a peine à le croire. Le messenger de Marathon a, sur l'onde porteuse de mots, la supériorité de la vie, du sentiment et de la personnalité, du mystère aussi. Ce coureur haletant, enivré par la victoire, comment croire qu'il perde jamais sa valeur poétique au profit de je ne sais quel appareil transmetteur ? Faut-il le répéter jusqu'à la fatigue que la matière de l'art littéraire, c'est l'homme ?

Nous revenons au « décor » de Derème, à la toile de fond éphémère où s'accuse le contraste des vieilles passions humaines, toujours pareilles et fidèles, qui sont nées dans le premier homme pour s'éteindre avec son dernier descendant.

Mais ce machinisme moderne, le traiterons-nous, comme le veut Derème, avec le sourire désabusé des gens qui connaissent combien il est vain et comme il passera ? Matière poétique, réplique en insistant M. Allorge. Et il ajoute : seulement, prenez patience ! Laissons à ces choses le temps d'être belles. Car la beauté des choses, à la différence de celle des femmes, ne leur vient qu'avec la vieillesse. Vénérables, touchantes et familières, elles prennent rang alors parmi les œuvres d'art et si humbles, si laides qu'elles aient paru à nos yeux surpris, elles finissent par enchanter. On demandera sans doute, si la fièvre d'aujourd'hui, obstinée à tout remplacer, donnera le temps aux machines de s'embellir ? Autre problème.

L'important ici, c'est l'actuel, et vous n'empêchez pas qu'il soit bien neuf pour agréer aux Muses. Changez les mots, camoufflez-les, substituez à la chose innommable une image brillante, ce qui est selon Voltaire le propre de la poésie, vous retrouvez le ridicule des métaphores à la Delille, si vos machines, vos aciers luisants et vos antennes n'ont pas acquis, par un long service, droit de cité au pays de la poésie.

Ce qui dure mérite seul d'être chanté. Anatole France en donnait naguère la limpide raison : « Le présent est aride et troublé, l'avenir est caché. Toute la richesse, toute la splendeur, toute la grâce du monde est dans le passé ».

Il serait vain de s'en désoler. Il y a longtemps que les choses sont ainsi.

JEAN VASCHAERTS.



## L'Exposition internationale de Venise (1)

### Le Pavillon belge

L'Exposition du Pavillon Belge érigé, en 1907, par l'architecte Léon Sneyers, a été organisée par MM. Fierens-Gevaert, commissaire général et Laes, secrétaire. Certes « les Jeunes » ne se plaindront point, car la plus large part leur a été faite et même plusieurs ont pu réunir à Venise, un ensemble de dix, douze, jusqu'à dix-sept œuvres.

C'est le cas de M. Van den Eeckhout, par exemple, qui occupe une salle à lui seul, tandis qu'on ne rencontre que de temps à autre, un ou deux tableaux d'artistes de renom. A l'exception de quelques-unes dont nous parlerons tout à l'heure, la plupart des productions de la Jeune école, se distinguent surtout par des couleurs vives ; de là, sans doute, ce foisonnement de fleurs dans notre Exposition. Van den Eeckhout en a de fort belles, avec d'intéressants Paysages du Brabant, des palmiers et des cyprès du midi, et quelques portraits de caractère. Malgré l'agrément de leurs œuvres, il faut bien reconnaître que les jeunes n'ont point encore la perfection du dessin, le fondu des couleurs et moins encore la vérité et la puissance d'expression qui donnent cette joie plénière éprouvée devant les œuvres des maîtres, tel Emile Claus, dont M. Fierens-Gevaert a décroché, du Musée, pour le transporter à Venise, ses « Vaches traversant la Lys », « cet admirable page, dit l'éminent critique français, Gabriel Mouret, qui, après vingt-trois ans d'existence, n'a perdu aucune de ses qualités ».

On regrettrait de ne pas voir d'autres œuvres du maître, à part une lithographie représentant *Londres sous la pluie* et d'autant plus que, de ses derniers séjours à Venise, il a rapporté maints Crayons ensoleillés remémorant les aspects les plus curieux de la Reine des Lagunes. Quelle poésie et quel amour de la nature s'exhalent de *Un matin de mai* de Juliette Wytsman, où de partout jaillissent les corolles et fleurissent les arbres, sous le ciel tout à la fois bleu, mauve, rosé, par la lumière qui dissipe les brumes matinales ! Et combien il nous a rappelé, jusqu'à nous en donner la nostalgie, la campagne et les jardins de chez nous, tandis que Rodolphe Wytsman nous captivait par son *Automne en Brabant*.

Juliette Montigny donne une vie intense, bien qu'avec des colorations un peu sombres, peut-être, à la *Récréation d'été* d'une école de village.

Le *Coin d'atelier* et les *Accessoires* d'Alfred Verhaeren nous offrent leurs belles couleurs lumineuses, tandis qu'Alfred Delaunois anime, ainsi qu'il en est coutumier, les savants clairs-obscur de ses *Intérieurs d'église*, par de petites taches rouges et d'or semées sur les ornements sacerdotaux et les vitraux. Jean Delville, à côté du beau portrait de sa fille, nous donne cette chose exquise : *Azzurina*, où deux figures ayant les mêmes traits, le même geste, les mêmes vêtements confectionnés, semble-t-il, avec l'azur du ciel qui les enveloppe, se regardent, les yeux dans les yeux, jusqu'au tréfonds de l'âme.

Nous avons vu dans l'atelier de Jacques Gaillard, des toiles symboliques et décoratives, aux colorations captivantes que nous préférons beaucoup à l'œuvre qu'il présente au Salon de Venise, bien qu'elle offre des tonalités de flammes qui s'harmonisent agréablement.

Les *Paysages* aquarelles de Charles Counhaye ressemblent fort aux petits villages en bois naïvement taillés et coloriés pour les enfants, mais ses couleurs ont quelque chose de solide et s'apparient bien entre elles. Charles De Hoye se montre bon coloriste dans ses *Natures mortes*, mais retenons surtout le *Portrait du poète Paul Fierens dans sa bibliothèque*. Pourtant, si nous y retrouvons le caractère sérieux et distingué de ce dernier, nous ne pouvons nous empêcher, en le regardant, de nous demander pourquoi les peintres « du dernier bateau » veulent, à tout prix, infliger un teint maladif à leurs modèles et les priver de ce caractère essentiel qu'est l'expression de la Vie. Henri Spillart a une dizaine d'œuvres de colorations, de conceptions, de facture fort diverses. Nous aimons ses deux portraits de petite fille en rose et, dans ses *Marines*, les harmonies des tonalités bleue, mauve, jaune, violette du ciel et de la mer.

Si on peut louer le caractère énergique des personnages de Constant

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, du 29 octobre 1922.

Permeke, il n'en est pas de même de leur teint sombre que nous retrouvons plus accentué encore chez d'autres, chez M. De Smet, par exemple, et nous serions bien fâchés de nous voir octroyer par la nature, le teint et les formes que certains de nos jeunes peintres attribuent à leurs personnages.

La place nous fait défaut pour parler de tous les exposants de ce salon, mais retenons les noms de MM. Strebelle, Parent, Tytgat, Albert Jos, Fernand Lantoin, Adolphe Logelain, Latinis. Signalons l'envoi de Mambourg, un des plus intéressants parmi les jeunes peintres de Wallonie. Citons, de Brusselmans, le beau *Paysage d'Hiver* qui caractérise bien la campagne de chez nous, sous sa mante de neige, une grande toile ensoleillée, tout en lumière d'Oleffe, azur et gris, gerbe de fleurs aux tons harmonisés de Micha, le *Joyeux Carnaval de Binche*, de Verhaegen. Une *Nature morte*, large en couleurs, de Leroux. Nous ne parlerons pas des *Moissons* de Servaes, déjà vues à Bruxelles, et qui ne nous donnent pas l'impression de la nature, mais nous louerons ses *Paysages neigeux* qui sont d'une expression vraie et tout imprégnés de poésie. Notons la *Lectrice*, très connue de Rassenfosse et l'heureuse rencontre des tonalités sobres de ses vêtements.

D'Anto Carte, dont l'inspiration, le métier, la couleur, l'originalité en font un des artistes les meilleurs d'à présent, nous regrettons de ne rencontrer, à Venise, que sa *Pietà* dont on ne peut pas aimer la conception moderne, mais dont il faut admirer le profond sentiment de souffrance et les belles couleurs qui, dans tout l'œuvre d'Anto Carte font songer à celles des peintres espagnols, bien qu'il les fasse vibrer d'une façon toute personnelle. Van de Woestyne a une dizaine d'œuvres à Venise et, comme elles sont de large envergure, elles occupent une place prépondérante dans notre Pavillon. Nous avons une grande admiration pour Van de Woestyne dont la science du dessin, le coloris et les conceptions toutes personnelles sont très remarquables, et nous avons revu là, avec plaisir, la *Table des Enfants*, surtout, où la fraîcheur exquise des jolis visages cadre si bien avec leurs simples costumes et la coloration des fruits et des autres mots étalés sur la table, mais nous déplorons que Van de Woestyne ait exposé là-bas son *Exil de la Flandre*, qui est de si mauvais goût. Comme nous arrivions à Venise, Gustave Moor-Stevens venait de vendre son tableau *Sultana*, dont le costume et les bijoux s'allient bien au teint chaud et à la beauté orientale de son modèle. De lui encore, deux aquarelles d'un travail soigné, d'une douceur de tons et d'une délicatesse infinies qui rappellent deux des sites très intéressants de la Côte bretonne.

De Mad. Juliette Cambier, des *Fleurs* artistement disposées, comme elle sait le faire, dans un de ses jolis vases dont la couleur s'allie toujours si parfaitement avec celles des corolles, du tapis de table, des tentures. Quant à Louis Cambier, son portrait de *La Dame au chapeau noir* est magnifique et d'un art achevé, tant par la perfection du métier que par la ressemblance et le caractère de cette jeune femme dont le joli teint est encore rehaussé par les harmonies heureuses que sa robe blanche, sa ceinture écossaise, les fleurs de son corsage, le noir de son chapeau forment avec le superbe fond bleu de la tapisserie. De Laermans, deux magnifiques tableaux, *Le Faubourg sous la neige*, *Ombres et rayons*, où nous retrouvons les qualités transcendantes du maître, dans les fortes couleurs et l'expression de la nature, qu'il donne pour cadre à ces gens de la banlieue ou du village, en marche par la neige ou le soleil, et toujours guidés par des enfants, un rameau dénudé ou des fleurs épanouies à la main, selon le moment des saisons. Et ces enfants les devançant, les guident même sur la route de la vie, car ils ignorent les tristesses et les dangers, dont le souci obscurcit le front, embrume le regard et, souvent, arrêterait le vouloir des grands, si les petits n'étaient là pour les soutenir de leur ingénieuse ardeur.

De Gilsoul, une œuvre offrant, comme d'habitude, un des aspects de chez nous, dont il exprime toujours avec bonheur, et la couleur et l'expression. Nous avons dit ailleurs, tout le bien que nous pensions des grands. *Dessins*, savants par le travail, émouvants par le sentiment, que Georges Minne a exposés au Salon d'art chrétien d'Anvers, et nous retrouvons maints d'entre eux à Venise où ils remplissent une salle entière. Il est dommage seulement que, pour un public si divers et qui a trop à voir, pour se donner la peine d'étudier les œuvres de très près, il ait préféré lui offrir six « états » différents de sa *Pietà*, au lieu de ne lui en faire voir que le plus parfait d'entre eux et d'y ajouter un de *La Vierge et l'Enfant* qu'il a représenté d'une façon ravissante à Anvers, ainsi que ses admirables et émouvants *Crucifiements*. Ajouterons-nous qu'on ne peut rendre le don de soi avec une expression plus souveraine qu'il ne le fait, dans ses *Dessins* de la *Consécration*, où le geste des mains, la tension du visage, toute la physionomie du Christ l'expriment avec une intensité extraordinaire.

Parmi ceux qui sont morts, ces dernières années, il y a, de feu Mel-

lery (1921) la belle et large frise décorative du Musée moderne de Bruxelles, à laquelle nous eussions voulu voir jointe quelque une des compositions symboliques ou des scènes si émouvantes du maître, telle *L'enterrement au cimetière de Marken*. Dans *l'Annonciation*, de feu Auguste Donnay, nous retrouvons toute la poésie dont il savait imprégner les épisodes du Nouveau Testament, qu'il transplantait dans ce pays de Méry et des alentours qu'il avait fait sien, et dont il a réussi à nous exprimer le charme, à toutes les heures du jour, à toutes les saisons de l'année.

De feu Baertsoen, quelques superbes eaux-fortes traduisant avec un art, un sens de la coloration, même dans la gravure, qui n'appartient qu'à lui, plusieurs sites de la Belgique rendus historiques par cette horrible guerre. Parmi les autres estampes remarquables du Salon belge, citons « *Les Mendiants* » où l'on retrouve le métier fouillé et la richesse inouïe d'imagination de l'aquafortiste De Bruycker. Admirez encore *La vieille paysanne française et son chat*, représentés en quelques traits pleins d'esprit, par Louise Dansc. D'Émile Claus, déjà cité, de Gilsoul, d'Alfred Delaunois, d'Eugène Lacimans, d'Oleffe, d'Opsomer, de Servaes, des eaux-fortes et des lithographies de haut intérêt et correspondant bien au caractère de chacun de ces artistes. Signalons enfin l'envoi d'une dizaine de nos statuaires les meilleurs, de Philippe Wolfers, Wynants, De Clerck, Berekmans, Fontaine, Puvraey, le beau buste expressif d'Hugo Verriest, par Lagae, que la mort récente du grand poète flamand rend tout à fait d'actualité. Citons *La Révolte*, d'un caractère répondant absolument à son titre, d'Alfred Courtens et de Marcel Wolfers, *St Georges à cheval lance au poing*, s'élançant avec fougue sur le dragon infernal qu'il terrasse. Notons encore qu'il utilise ailleurs, le grès à grand feu des fours de Roger Guérin. Les œuvres du génial Victor Rousseau sont magnifiques.

Nous avons déjà vu, à Bruxelles, l'admirable buste de M<sup>lle</sup> Wauters et les quelques statuettes exposées à Venise qui, si elles sont de petite dimension, sont grandes par la pensée, le sentiment, la puissance de vie qui les imprègnent et s'en exhalent, depuis le *Roi Lear*, au masque révélateur de sa folie, jusqu'aux deux jeunes femmes d'un charme exquis qui se font une *Confiance*. Quelle supplication de tout l'être, dans *l'Imploration* ! Quelle extase lumineuse révèle l'attitude de cette femme écoutant *L'Adagio* de Beethoven ! Quelle volonté fière dans *Imperiosa* ! Quelle poésie profonde dans *Notturmo* !

Nul artiste ne peut mieux que Victor Rousseau saisir la plus subtile nuance du cœur, de l'esprit, de l'âme, de ses modèles et l'extérioriser dans leur physionomie. Aussi peut-on dire, en toute vérité, que chacune de ses œuvres est une synthèse d'un des multiples aspects de la Vie.

### Le pavillon français

Cette année, le Pavillon français est une merveille, justement parce qu'il ne comporte qu'une sélection d'œuvres dues aux meilleurs artistes modernes. Une seule des sept salles de ce pavillon est réservée à la réunion d'œuvres d'artistes de choix qui eurent au cours des années précédentes une Exposition individuelle, tels Besnard, Flandrin, Lebasque, Marquet, Henri Martin, Lucien Simon, Jean Marchand apportant chacun une œuvre ou deux caractérisant bien son genre, puis, Jacques, Emile Blanche, avec de très beaux portraits dont celui du sculpteur Bourdelle, Cottet où nous retrouvons, dans le *Crépuscule sur la Lagune*, cette féerie de couleurs créée par des nuées rouges, oranges, violettes, s'harmonisant avec le bleu de l'onde où elles se reflètent. De Claude Monet, le spectacle captivant de la Tamise où baignent les rayons de Soleil qui teintent le ciel de colorations mauves et jaunes, au-dessus de Westminster, d'Emile René Ménard dont le métier, la conception classique et les fonds sombres ne font que mieux ressortir la magie de la lumière vénitienne.

Paul Signac, en de ravissantes et lumineuses aquarelles, nous représente, selon son procédé habituel, à côté de ses sites préférés de la Côte d'Azur, des coins de la Rochelle et des Ponts de Paris.

Jamais le Sidaner ne nous a paru plus parfait, par la facture, par le fondu et l'harmonie des couleurs, par la vérité de la lumière que dans les quatre œuvres de sujets absolument divers qu'il présentait à Venise : *Les barques*, *Le soleil dans la maison*, *Le Printemps*, *La Maison sur le fleuve à la clarté de la lune*.

C'est une jubilation, pour les yeux, de s'y arrêter et de, longuement, les contempler. Des six autres salles du Pavillon français, l'une est consacrée à Emile Bernard dont il faut noter la composition du *Christ mort*, où, tandis qu'un ange tient un calice et touche le linge blanc posé sur l'épaule du Sauveur, comme une nappe de communion, un

autre esprit céleste presse la couronne d'épines entre ses mains et le sang dont elle est imprégnée tombe à ses pieds. Des *natures mortes*, un *Pont de Venise* dont les femmes et les enfants qui l'occupent, accentuent le caractère populaire. D'autres tableaux encore représentent ce peintre plutôt classique et révéland, de-ci de-là, des tendances religieuses. Charles Guérin, qui occupe une autre salle, offre une variété de sujets dans des œuvres où la préoccupation de la couleur joue un grand rôle et crée des harmonies souvent puissantes et toujours délicieuses !

Des intérieurs, des fleurs, quelques nus remplissent la salle de Pierre Bonnard et nous y notons surtout *Le soir*, où la lumière de la lampe éclairant la veillée de deux jeunes époux et de leur chien produit de ravissantes colorations lumineuses.

Mais le clou du Pavillon français, c'est l'Exposition de Maurice Denis à laquelle est consacrée la toute grande salle qui n'abrite pas moins de cinquante-quatre œuvres du maître. Et celui-ci révèle toutes les ressources de son génie, non seulement dans les tableaux religieux mais dans les portraits, dans les sites italiens et les paysages français, dans la décoration, par un carton de vitrail et des esquisses pour le *Saint Christophe de Vincent d'Indy*, dans l'illustration par le livre des Fioretti et la Vie de St Dominique, enfin, dans la gravure par celle de la Divine Comédie.

On comprend la joie fervente et lumineuse imprégnant les œuvres d'un maître qui a l'insigne bonheur de pouvoir, dans son art, exalter, en l'unifiant, le triple amour qui se partage son cœur : l'amour mystique, l'amour familial, l'amour de la nature. C'est dans la lumière et parmi les fleurs qu'il place le Christ, la Vierge, les Anges et c'est sa femme, ce sont ses enfants qui posent pour les Personnages mystiques, dont il peuple ses œuvres. Regardez *La Vierge aux fleurs* enveloppant dans ses bras, tout en le regardant avec tendresse, l'Enfant divin tandis qu'une autre enfant s'approche pour mieux contempler et que des anges, mains jointes, l'adorent de près et de loin dans les buissons et les arbres fleuris. C'est d'une suavité et en même temps d'une vie, d'un sentiment, d'une lumière qui ravissent. Enfin nous ne connaissons rien de plus ineffablement beau, que le regard des yeux bleus du Christ dans la Cène, d'un effet de lumière merveilleux, des disciples d'Emmaüs.

La statuaire française est représentée par un beau marbre d'Albert Bartholomé, par les bronzes, à titre perdu, de haut intérêt, de Joseph Bernard, d'autres de Henri Bouchard dont une petite *Danseuse* de grâce exquise. La dernière salle est consacrée à l'eau-forte, à la gravure sur bois, à des dessins, à des lithographies d'Emile Bernard, de Maurice Denis, d'Achille Ouvre, mais surtout de Bernard Naudin qui y expose une quarantaine d'œuvres d'un métier parfait et d'un caractère tantôt dramatique, tantôt spirituel ou sarcastique.

Il y aurait à décrire encore les pavillons anglais, allemand, espagnol, hongrois, hollandais ; les limites de cet article ne le permettent pas. Ce que j'ai dit suffit, je le pense, pour donner un aperçu de la magnificence des agapes artistiques auxquelles, tous les deux ans, Venise convie ceux dont l'âme de lumière a su créer des pages de Beauté.

MARIA BIERMÉ.



## Le Saintluquisme

C'est encore un de ces *ismes* inventés par le stupide XIX<sup>e</sup> siècle ! En ces temps-là, on reprochait aux fondateurs des *Ecoles de St-Luc* de s'être installés bravement en plein Moyen Age. On reprochait aux Frères de la Doctrine chrétienne de bourrer les crânes de leurs élèves avec du... gothique. « Ah ! Ces ignorantins ! Comment osent-ils sauter au-dessus des *Ordres antiques* ? Comment peuvent-ils faire des artistes, qui n'avaient pas « pratiqué » le gréco-romain, le sacro-saint gréco-romain ? » Ainsi parlait-on au sein des *Académies*...

Que les temps sont changés !...

Les écoles Saint-Luc se sont extrêmement multipliées ; elles sont devenues populaires ; et comme, à Bruxelles, la Grand'Place « domine », au point de vue artistique, la place Poelaert, ainsi, dans la Belgique entière, l'enseignement *saintluquiste* « domine » l'enseignement *académiste*. Pour avoir basé leur enseignement sur un principe faux, pour avoir poussé à fond leur dévotion absolue à une « Antiquité », grande sans doute, majestueuse même, mais étrangère à nos climats ; pour n'en avoir pas su appliquer les principes aux arts industriels et professionnels, les *Académies* ont vainement prôné un art factice, sans racine

ethnique, sans influence sociale, à cent lieues du *métier d'art* belge — *Erraverunt*...

Aujourd'hui le vent souffle dans les voiles de ce *Saintluquisme* piloté par des « ignorantins » !

Lors du concours de façades organisé par le Haut-Commissariat royal des provinces de Liège, de Namur et de Luxembourg, sous les auspices du Ministère de l'Intérieur, 468 projets furent soumis à l'examen du jury, 94 furent primés, et, dans ce nombre, les écoles Saint-Luc comptent 81 lauréats. Dans neuf catégories sur dix, un « Saintluquiste » occupe la première place. Sur vingt-quatre diplômes de médaille d'or, vingt reviennent à Saint-Luc, ainsi qu'une valeur de primes de 34.260 francs, sur 39.770 francs alloués... Est-ce éloquent, dites-moi ? C'est bien là un *fait catholique*, et qu'une *Revue des faits catholiques* se doit de souligner.

Qu'elle souligne encore celui-ci : au concours organisé par un comité anglo-belge, pour le monument de Zeebrugge, sur 86 Anglais et 22 Belges qui y prirent part, quatre projets seulement furent retenus, dont deux belges, et dont l'un était « saintluquiste »... « Et l'on pourrait continuer longtemps à souligner... »

Les fondateurs des écoles St-Luc ont fait preuve d'une *perspicacité esthétique* merveilleuse, quand ils ont fixé leur tente en pleine période médiévale. Ils se sont attachés à l'étude d'un art vraiment *national*, dont les monuments : cathédrales, églises, beffrois, halles, hôtels de ville, maisons privées, forment, en Belgique, les neuf-dixièmes de notre héritage artistique ; et cet art national, le *romano-gothique*, est un style complet, plein de leçons, je ne dis pas seulement d'art religieux, mais simplement d'Art. Aucun autre ne peut rivaliser avec ce style au point de vue de l'*intelligence esthétique*. Lui-même sans doute a pris, dans les siècles qui l'ont précédé et amené, ce qui lui convenait, ce qui d'ailleurs conviendra éternellement à tout art digne de ce nom, le fût, l'arc, la voûte ; mais il a retravaillé tout cela pour de nouvelles conceptions, plus adaptées à notre milieu et d'envolée plus sublime. Une sorte de grand *bon sens* présida à sa *statique*. Sa *dynamique* s'inspira d'une hardiesse sûre d'elle-même. Il devint, à son apogée, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, comme la logique même. Tout était commandé par la logique des matériaux, de l'usage qu'on en voulait faire, de l'accord des *formes* avec leur stricte nécessité. La fantaisie ou le mensonge étaient bannis, jusque dans les détails ; jusque, par exemple, ces *pinacles*, si jolis, qui semblent n'être là que pour la « décoration », mais qui sont, en fait, des poids nécessaires aux assises des contreforts, là où viennent « bouger » les arc-boutants, qu'il s'agit de neutraliser ; jusque ces « *bandeaux* », que la *Renaissance* a si mal agencés, et qui jamais, chez les gothiques, ne ramassent les eaux et jamais ne les reportent sur les murailles.

Tout est sincérité dans le romano-gothique, tout est mesure et simplicité. Les lignes alternent avec une logique admirable, les *nus* et les *ornés* se répondent ; tout est en ordre, et la page entière est harmonieuse.

Ainsi que l'écrivait Charles Morice, les gothiques ont hérité des Gréco-Romains ces « lois qui régissent les jeux éternels de la lumière et de l'ombre » ; ils ont appris du génie grec la *mesure* ; leurs ouvrages sont d'une telle tenue esthétique que nos plus grands artistes contemporains, *Rodin* entre autres, en sont venus à souhaiter que les générations « puissent revenir à l'art gothique, élargir son lit, y retrouver l'essence du génie national et les éléments d'une *autre Renaissance* ».

L'idéal « saintluquiste » triomphe donc !

Car tel est l'idéal de *Saint-Luc*.

Peut-être certains d'entre les premiers protagonistes de l'œuvre nouvelle ne l'ont-ils pas compris nettement, et, certes, plusieurs de leurs élèves ont pris parfois les « moyens » d'atteindre leur idéal pour « l'idéal » lui-même. Il y a des *pastiches* et des *restaurations* maladroites. Toute « réaction », si intelligente qu'elle soit, connaît de ces fautes. Certains « prix de Rome » semblent aussi n'avoir conservé de leurs études classiques qu'un je ne sais quoi de *pompier* ! L'idéal classique, en toute justice, n'en peut souffrir. L'idéal des écoles de St-Luc ne peut pâtir, non plus, des erreurs de quelques-uns de ses interprètes. Il consiste à rester dans la tradition nationale et à la continuer en faisant les changements réclamés par les nécessités et les inventions modernes.

Le résultat d'une telle méthode est claire : des artistes (qui auront commencé par être des artisans) finiront par se dégager, par dégager leur personnalité, sans jamais échapper aux règles traditionnelles. Avec le temps ces artistes évolueront vers un Art nouveau. Leur soumission sincère, jamais dissimulée, aux principes essentiels, sera la condition même de cette *autre Renaissance*, dont parle Charles Morice. Car ce qui a perdu chez nous la *première*, c'est précisément

qu'elle a fini dans une sorte d'*autogobisme* insignifiant, vide et creux, tout en rubans, tout en parade, bavard et grandiloquent.

Les maîtres de St-Luc savent bien ce qu'ils font, en exigeant de leurs disciples qu'ils connaissent à fond leur métier. Quand on visite leurs ateliers, on est heureux de voir de tout jeunes élèves s'acharnant à reproduire la *nature* la plus ordinaire, les fleurs et les feuilles de nos champs, par exemple ; puis luttant d'adresse avec les ornements d'un chapiteau gothique ; puis essayant enfin de faire œuvre personnelle. Ils observent, ils contemplent ; leur pensée rencontre une autre pensée : ils sont forcés de brider leur fantaisie, en se pliant à des règles qui ont fait leurs preuves ; leur goût s'émonde et s'affranchit ; leur âme tend à s'exprimer ; et c'est avec joie qu'ils la reconnaissent, cette âme, dans leurs œuvres, comme une mère se reconnaît dans ses enfants. Et ils aimeraient leur *métier*, leur *art* plutôt, car nous ne pouvons séparer ces deux mots. Ils seront fiers d'un métier qu'ils connaissent à fond ; il deviendra comme une sorte de *jeu*, ou, comme disent certains, un *tour de main*.

En même temps les professeurs donnent les connaissances théoriques requises, toujours en vue de la pratique ; avec une singulière intelligence des conditions nouvelles de la vie et du travail artistique ou commercial. Ce n'est pas chez eux que l'on néglige l'étude des matériaux, de leur poids ou de leur résistance, et l'on y connaît tous les secrets du béton armé. C'est vraiment, *mutatis mutandis*, l'atelier du Moyen Age qui ressuscite, celui qui a formé nos *Rogeelet* et nos *Jacquelet*. Alors l'art n'était pas séparé du métier, ni de l'industrie, ni de la vie. Tailleurs de pierres vives, feronniers, ébénistes, graveurs, brodeurs, ciseleurs, verriers, conducteurs de travaux, architectes, toutes les professions trouvent aux écoles St-Luc, comme jadis dans les ateliers des corporations, un enseignement pratique, méthodique, progressif, fondé sur un passé glorieux, une science éprouvée, et, ce qui ne gêne rien, au contraire, sur les grands principes religieux, qui firent nos *maîtres d'autrefois*.

Remarque d'ailleurs que l'étude approfondie du M. A. ne fait pas, comme on le dit, omettre les conceptions d'art qui l'ont précédé : l'art carolingien, l'art mérovingien, le latin, celui des catacombes, le romain, le grec, l'égyptien, l'élève des cours supérieurs de St-Luc se les assimile d'autant plus aisément que le M. A. ne les ignorait pas.

On dit aussi parfois que « les écoles St-Luc n'ont pas produit encore de grands artistes »... Et les Académies classiques ?... Il faudrait d'ailleurs s'entendre. Les *grands artistes* sont un peu comme les *sur-hommes*, et donc rares ! St-Luc a produit beaucoup d'*âmes d'artistes*, et une foule d'*artisans éminents*. Nous connaissons des architectes *saintluquistes*, qui sont dignes de ce beau nom d'artistes. Ils ont mené à bonne fin les œuvres si délicates des *restaurations* de nos édifices ; et, depuis vingt ans, il faut en convenir, grâce surtout à *Saint-Luc*, on restaure intelligemment. Et je sais qu'il est difficile de s'imprégner de

*l'esprit* de nos ancêtres, et de retrouver celui qu'ils ont mis dans leurs monuments, comme d'ailleurs dans les moindres de leurs objets usuels ; mais on peut tout de suite s'en approcher ; et qui s'approchera de plus près que l'artiste qui a vécu au milieu d'eux, durant toute sa formation professionnelle ?

Combien d'églises (délicieusement héritières et novatrices) les architectes de l'école St-Luc ont construites chez nous ! Sans doute il en est qui sont d'un gothique boursoufflé ou étriqué, mais, encore une fois, ces fautes sont la rançon du progrès. Combien de belles, oui, de vraiment belles *villas* se sont élevées partout, grâce aux saintluquistes, dans nos campagnes et nos villes ! Ils ont même entrepris des cathédrales, celle entre autres de Haarlem, qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre, et qui ouvre, en tout cas, de splendides perspectives d'avenir.

Dans le Nord de la France (à Bailleul, Béthune, etc.), on constate un mouvement, qui s'accroît de jour en jour, vers l'architecture vraie et rationnelle de St-Luc. Sur le front belge, nous avons souvent rencontré, à Ypres, à Furnes, à Dixmude, des artistes français, faisant provision de croquis de nos monuments, afin de rentrer, disaient-ils, dans la ligne de leur style régional ; et l'un d'entre eux qui tient une place importante dans l'enseignement des Beaux-Arts, en France, aurait voulu provoquer la création d'*écoles St-Luc* dans le Nord, pour rendre peu à peu à la *Flandre française* son ancienne parure.

J'entends parfois reprocher aux professeurs de ces écoles de n'avoir pas fait des études *supérieures* et, à leurs élèves, des *humanités*. Ces reproches ne sont pas mérités. Les *humanités* sont-elles à ce point indispensables pour faire un artiste ? Vivre quotidiennement avec les chefs-d'œuvre *plastiques* du passé, en sucer quotidiennement la moelle artistique, les commenter, les réduire, si j'ose dire, en sang et en chair, cela ne vaut-il pas tout autant que les livres, pour une mission d'artiste ? Les *humanistes* commencent d'ailleurs à fréquenter ces écoles, et on exige, en certaines d'entre elles, pour des études plus approfondies d'art, un diplôme d'*humanités*.

Quant aux *Frères*, beaucoup les ont faites, je pense, sans en avoir peut-être le diplôme. Ils ont eu, chez eux, des maîtres de premier ordre. Ils sont intelligents. En instruisant, ils ont appris doublement. Parfois, souvent même, on rencontre, chez eux, des professeurs de génie... Et, après tout, Roger de la Pasture (chef d'atelier, s'il en fut jamais) était un simple « estoffier », Metsys, un forgeron, Lancelot Blondeel, un maçon, comme aussi, je crois, Jean Huvelin, le *maître-maçon* du Hainaut, qui fit Sainte-Waudru, à Mons.

TH. BONDROIT.

M. Victor Kinon nous prie de rectifier la coquille qui s'est glissée dans son poème, publié ici la semaine dernière : page 11, 2<sup>me</sup> colonne, ligne 27, il faut lire *hampes* au lieu de *lampes*.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Le Soldat Inconnu

Il pourrait paraître oiseux de revenir ici sur la grandiose manifestation du 11 novembre, qui a défrayé plusieurs jours la presse quotidienne, s'il n'était opportun, même après tout ce qu'on en a écrit, de mieux mettre en lumière le caractère religieux de cette solennité nationale.

A en croire les uns, la glorification du héros inconnu se serait environnée d'une pompe presque païenne ; selon d'autres, elle aurait été défigurée par l'étalage d'une étrange promiscuité des cultes. En réalité, la Religion de l'immense majorité des Belges y fut à sa place, grâce à un heureux accord des autorités et de l'opinion saluant dans le soldat anonyme le représentant idéal et pour ainsi dire le symbole de la masse, indubitablement catholique, des soldats tombés au champ d'honneur. C'est bien ainsi que l'ont compris ceux-là qui se sont excommuniés de la patrie « pour ne pas suivre, ont-ils affirmé dans leur proclamation, la robe rouge du Cardinal ».

Il y fut en effet, l'illustre patriote et j'ose dire que, sans sa présence,

la Belgique n'y était pas dans toute sa grandeur. Il y fut aussi l'évêque inséparable du patriote, le Primat de l'Église belge, et qui l'incarne avec une incomparable autorité, pour recevoir la glorieuse dépouille et consacrer sa dernière demeure. S'il n'était pas entouré de ses collègues dans l'épiscopat, c'est que sur l'invitation même du gouvernement — si nous sommes bien informés — des services solennels furent simultanément célébrés dans les cathédrales, sous la présidence des évêques.

Après l'inhumation dans le caveau qui sera désormais comme l'autel de la patrie, après le discours royal de si grande allure, après que les couronnes se furent accumulées en un monceau de gloire dans une somptueuse floralie, la Reine, qui par une exquise délicatesse avait cédé son tour aux anciens combattants, aux familles des disparus, s'en vint aussi déposer sa gerbe ; le Roi se plaça aussitôt à sa droite et le Cardinal à sa gauche, accompagné de M. le chanoine Dessain, face à la dalle funéraire, le prince Charles et la princesse Marie-José s'étant rangés derrière eux, tandis que, descendus des tribunes, le corps diplomatique s'était disposé du côté du Souverain et les membres du gouvernement à l'autre extrémité.

C'est à ce moment réglé par le cérémonial, en présence de toutes les autorités ainsi rassemblées que Son Éminence, ayant revêtu l'étole vio-

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE  
MERVEILLEUX QUI  
RÉUNIT LES QUALITÉS  
LES PLUS PRÉCIEUSES  
AUX QUELLES ON AIT  
PU ATTEINDRE EN  
FAIT D'APPAREILS  
PNEUMATIQUES.

IL EST INCOMPARA-  
BLE PAR SA CON-  
STRUCTION ET PAR  
SON RENDEMENT AR-  
TISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

**Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles**

LIVRES, JOURNAUX — REVUES ET PÉRIODIQUES ANGLAIS	<b>W. H. SMITH &amp; SON</b> <b>ENGLISH BOOKSHOP</b> 78, MARCHÉ-AUX-HERBES, BRUXELLES TÉL. 6283	SERVICE D'ABONNEMENTS A TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS
LIVRES EN LOCATION	DÉPOT CENTRAL EN BELGIQUE DE TOUTES LES PUBLICATIONS ANGLAISES & AMÉRICAINES	INSERTION D'ANNONCES

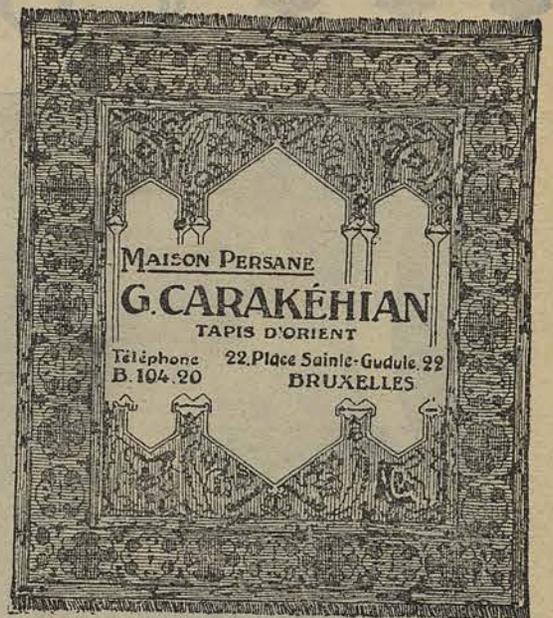
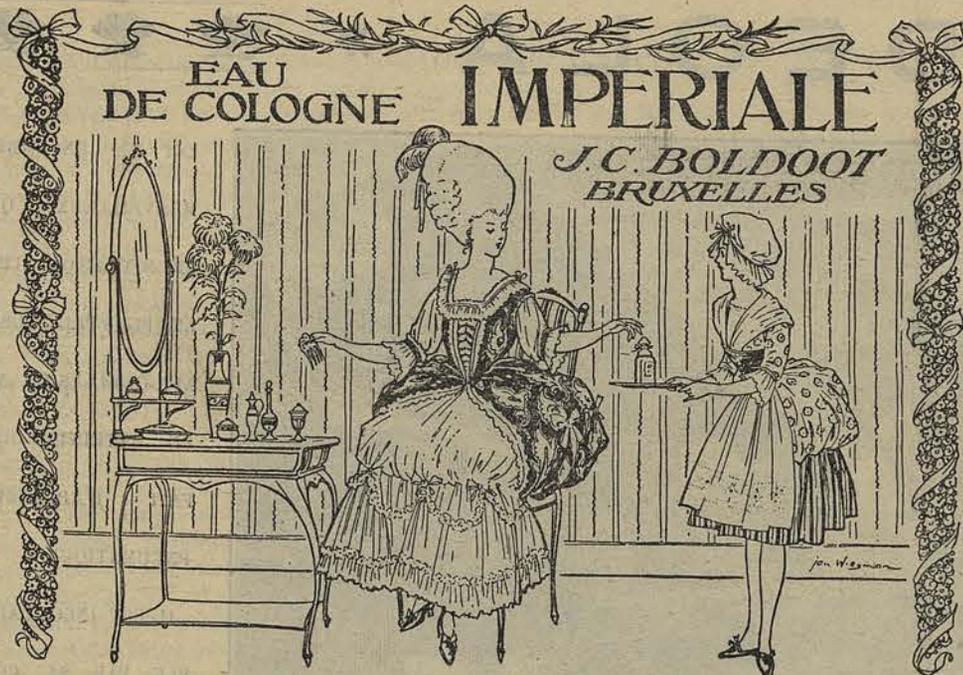
**Charbons domestiques  
et industriels**

**FRANÇOIS LAFONTAINE**

**9, Rue J. B. Meunier**

Tél. 191,37





Tailleur pour Messieurs et Dames

MAISON L. DUPAIX

50, RUE DU MARAIS, BRUXELLES

A LA  
**VIERGE NOIRE**  
Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE  
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

**PRIX MODÉRÉS**

Rayon spécial de Vêtements sur mesure  
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,  
ADMINISTRATIONS  
LIVRÉS

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

**CH<sup>S</sup> SACRÉ & C<sup>IE</sup>**

Agents de change agréés

MAISON FONDÉE EN 1875

52, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES-CENTRE

TÉLÉPH. 33-73

Succursale : 27, rue Ernest Solvay, IXELLES

TÉLÉPH. 85.54

COMpte chèques-POSTAUX 4121

Ordre de Bourse — Renseignements financiers —  
Encaissement de coupons — Change  
Régularisation de titres

Abonnez-vous à notre publication

**LA REVUE DE LA SEMAINE**

Abonnement : 10 francs

Études objectives de toutes valeurs cotées ou non —  
Comptes-rendus des assemblées — Physionomie  
boursière de la semaine. — Relevé des cours de bourse  
mis en regard des cours pratiqués huit jours  
auparavant, etc.

ENVOI GRATUIT A L'ESSAI SUR DEMANDE

lette sur le manteau de pourpre, procéda aux rites de la sépulture. Il fit entendre d'abord la joyeuse antienne du départ : « *In paradisum ! Au Paradis ! Que les Anges t'y escortent ! Que les Martyrs t'y reçoivent !* » Ensuite, le Pontife bénit la tombe, priant Dieu d'y consigner un ange pour protéger contre toute profanation le corps commis à sa garde, de libérer l'âme des liens du péché, de l'admettre à la joie qui n'a pas de fin. Puis d'un geste ample, hiératique, il aspergea la tombe de l'eau sainte qui éloigne les esprits des ténèbres.

La cérémonie s'était accomplie au milieu du recueillement général, le Roi, le prince Charles gardant la position du salut militaire, la Reine et la princesse inclinées, et, comme le Cardinal s'absorbait dans l'oraison, toute la foule s'unifiait à lui pendant une seconde minute de silence profond, presque dramatique, tout spontané, celui-ci, et d'autant plus poignant. Elle, toujours si bruyante, saisie soudain et comme interdite devant le mystère de la mort, elle avait compris d'instinct que quelque chose de grand s'était passé, que la Religion, cette mère, s'était penchée sur le héros de la patrie, qui dormirait là son dernier sommeil, pour répandre sur lui ses bénédictions, évoquer les espérances éternelles et consacrer dans ce sépulcre le berceau de l'immortalité.

C'est sur cette liturgie, simple et auguste, que s'acheva la cérémonie du transfert à la Colonne du Congrès ; l'assistance officielle se débanda, le Cardinal prenant les devants, pour se rendre à la Primatiale des SS. Michel et Gudule, et si, comme quelques-uns l'ont dit, d'autres prières après la clôture furent récitées, elles ne peuvent être que l'expression individuelle d'une piété respectable mais exclusivement privée.

\* \* \*

Il convenait, en effet, que cette grandiose manifestation, pour être digne de la catholique Belgique, reçût son couronnement et atteignît son apogée dans l'antique Collégiale, dans le sanctuaire de la nation, témoin de ses grandes joies et de ses grandes infortunes, qui a vu se dérouler tant de fastes sous ses voûtes séculaires, qui si souvent retentit des *Te Deum* triomphants, et qui seule, semble-t-il, peut s'égaliser à la magnificence d'un deuil national.

Il faut se reporter par le souvenir aux funérailles de Léopold II, il y a treize ans, pour retrouver un service funèbre d'une si impressionnante solennité.

Le vénérable temple, dont les murs sont chargés d'histoire, avait reçu une décoration sobre et sévère, le chœur était tapissé de hautes tentures à bordures d'argent, le catafalque s'y érigeait dans une massive construction à plusieurs étages, portant à son sommet sur le drap mortuaire, les couleurs nationales, et entouré d'une haie de lumières ; l'on sait l'heureux contraste de ces lugubres draperies, symboles de tristesse et de ces rayonnantes clartés, symboles des espérances immortelles.

Au pied des autels, la Religion et la Patrie s'unissaient pour célébrer la mort d'un héros et, dans celle-ci, la mort glorieuse de tous ceux, qui versèrent leur sang pour le rachat de notre indépendance. Vraiment, le spectacle était d'une exceptionnelle grandeur : du côté de l'Évangile, au trône royal dont les ors et la pourpre se voilaient de crêpe, le Roi, la Reine, les Princes, leur suite, nos Souverains réapparaissant comme à la rentrée des troupes victorieuses dans le rehaussement de leur prestige et de leur gloire ; du côté de l'Épître, leur faisant face au trône cardinalice de couleur violet-deuil, celui qui fut pendant la longue occupation la colonne inflexible du droit et le rempart de la justice : majesté royale et majesté pontificale se prosternant devant la Majesté divine au nom de la Patrie reconnaissante et suppliante.

Entre les trônes et dessinant l'hémicycle, à gauche, les représentations diplomatiques accréditées, à droite, les membres du gouvernement, les ministres à portefeuille, notamment MM. Berryer, Nolf, Devèze, Masson, les ministres d'Etat, le Président de la Chambre et un vice-président du Sénat ; par delà, tous les corps constitués, les hauts dignitaires de l'Armée, de la Justice, de l'Administration, les chefs religieux des paroisses urbaines, des magistrats communaux et provinciaux ; enfin, débordant nef et bas-côtés, une foule immense, en tête de laquelle avaient pris place des familles de disparus, d'anciens combattants, des mutilés ; bref, rassemblée devant l'autel du sacrifice, communiant dans une même pensée d'hommage à la Divinité et de religieux souvenir, pour les victimes de la guerre ; la grande famille belge, oublieuse des discordes, et resserrant à l'évocation des grands morts les liens de la fraternité nationale et civique.

La messe fut célébrée par Mgr Evrard, dont la robuste endurance de ses soixante-quinze printemps ne trahissait pas la moindre fatigue, en dépit des rigueurs du jeûne prolongé jusque deux heures et demie de relevée. L'absoute fut donnée par le Cardinal. Les chants furent exécutés par une phalange artistique bien connue, « Les Disciples de

Grétry ». Par une erreur de goût qui n'est pas imputable à l'initiative de l'autorité religieuse, la préférence fut accordée à une composition musicale très estimable d'ailleurs de M. Dethier sur la Messe de *Requiem*, en chant grégorien, le seul qui soit capable, tantôt par ses accents plaintifs d'une attendrissante douceur, tantôt par ses sanglots tragiques, comme ceux du *Dies irae*, de traduire dans toute sa profondeur la religion de la mort.

Telle fut la célébration religieuse de ce que le peuple dans son langage naïf appellera désormais : la fête du Soldat inconnu. Est-il encore opportun de le rappeler ? Des prophètes de malheur s'étaient rencontrés qui l'annonçaient presque comme un désastre pour la foi et déjà se voilaient la face comme devant un triomphe de la laïcité. Il peut leur échoir parfois de se tromper. Ce fut le cas et il n'y eut d'autre triomphe dans cette journée que celui de la Religion inséparablement unie chez nous à la Patrie. Peut-être les *zelanti* du pessimisme se fussent-ils épargné cette méprise, toujours désagréable quand on vaticine, en faisant tout simplement crédit à la sagesse de l'autorité religieuse, si bien qualifiée après tout pour la garde des intérêts supérieurs auxquels elle est proposée.

J. SCHYRGENS.

*Le manque de place nous oblige à renvoyer au numéro suivant le compte-rendu de la conférence de M. Massis à Louvain.*

### Le problème du droit

On a signalé ici-même, à plusieurs reprises, les excellentes publications sociologiques, éditées par les RR. PP. Vermeersch et Müller sous le titre collectif : *Les Archives du Manuel Social*. La troisième livraison de la collection vient de paraître (1).

Elle est due à la plume autorisée de M. Georges Legrand, recteur de l'Institut agronomique de Gembloux.

On peut dire, sans trahir la pensée de l'auteur, qu'elle a pour objet d'éclaircir le problème du droit. Elle comporte trois études séparées, mais qui ont entre elles une unité vivante et organique à ce sens qu'elles visent à exposer et à défendre la conception catholique du droit.

Comme tout ce qu'écrit M. Legrand, ce nouveau travail se distingue par trois qualités éminentes : une grande clarté dans l'exposé ; une vue très large du sujet ; une impeccable sûreté de doctrine. Est-il besoin d'insister pour faire ressortir l'importance vitale du problème du droit ?

Toute la vie sociale est coulée, en quelque sorte, dans une armature juridique. Aucune réforme n'est possible, sans toucher au droit existant. Par conséquent, toute réforme proposée ou réalisée a un aspect juridique et implique plus ou moins explicitement une conception du droit. Or, nous vivons à ce point de vue dans une complète marche intellectuelle.

Et malheureusement, cette anarchie ne se remarque pas seulement parmi nos législateurs — les Salons de la démocratie moderne — mais elle se montre jusque dans le haut enseignement.

Il n'y a pas bien longtemps, un professeur distingué d'une université française écrivait que le fondement du droit c'est la foi ! Quelle foi ? Naturellement, le professeur ne précisait pas. Il y a autant d'espèces de foi qu'il y a d'individus (2). Celui-ci a foi en la liberté : Laissez faire, laissez passer, tout ira bien dans le meilleur des mondes possible. Celui-là a foi dans le collectivisme : Réalisez la nationalisation des biens de production, et alors toute la superstructure idéologique sera transformée ; la préhistoire sera finie et l'histoire aussi. Les hommes seront comme des frères. On transformera en charrues les engins de guerre et le loup vivra en paix à côté de l'agneau. Un autre a foi dans le communisme. D'autres encore dans la Société des Nations, dans la démocratie, dans l'anarchie. Cependant, la foi, si elle ne s'appuie pas sur une révélation positive, si elle n'est pas gardée, défendue et expliquée par une Église infaillible, n'est rien d'autre qu'un sentiment subjectif, sans aucune valeur contraignante. Donner au droit pour fondement la foi, c'est livrer cette chose sacrée à la profanation de toutes les fantaisies individuelles ou collectives.

\* \* \*

Pour M. Legrand, le droit ne se conçoit pas en dehors de l'ordre moral, ni l'ordre moral en dehors de l'ordre métaphysique. Il expose

(1) *La conception du droit, le milieu social et les tendances de la législation européenne, d'après-guerre*, par M. GEORGES LEGRAND. — Bruxelles, A. Dewit, 1922 ; 48 pages. — Prix : 2.00 francs.

(2) Sans jeu de mots, bien entendu.

en termes sobres et justes qu'un droit positif n'a de force obligatoire que s'il se repose sur un droit naturel et que le droit naturel lui-même a son fondement dernier dans la loi divine. En opposition à cette doctrine traditionnelle, il critique les théories kantiennes, les théories hégéliennes, les théories utilitaires du droit. Tout droit suppose donc une philosophie, une métaphysique. Sans doute, le droit baigne dans les réalités de la vie sociale, les réalités géographiques, économiques et autres. Et c'est pourquoi l'étude sociologique du droit est une discipline parfaitement légitime et bienfaisante. Sans doute encore, parce que la vie sociale évolue, le droit lui aussi doit évoluer. Il est à la fois conditionné et conditionnant. Tantôt il est en retard sur l'évolution sociale, tantôt il la précède, ou plutôt il la dirige.

Mais parmi les influences sociales qui agissent sur le droit, la plus forte, la plus implacable c'est celle des idées régnantes de la philosophie d'une époque.

La masse des gens qui forment ce qu'on appelle l'opinion publique ne fait évidemment pas profession de philosophie. Mais, écrit judicieusement M. Legrand :

« Les idées philosophiques appartiennent tout d'abord à l'état pur, si on me permet cette expression, chez les théoriciens qui les énoncent, les développent, les mettent dans la circulation.

» Elles reparaissent ensuite, mêlées à une foule d'autres éléments, dans la mentalité générale, ce qu'on appelle vulgairement : l'opinion.

De sorte que nous pourrions les comparer à la neige qui couvre les hauts sommets, puis descend sous forme de torrents, cascades, filets innombrables et par leur intermédiaire donne naissance aux grands fleuves, aux rivières plus modestes, aux ruisseaux qui, tous ensemble, fécondent nos vallées, imprègnent notre sol ».

Il faut lire dans la plaquette de M. Legrand, les exemples significatifs empruntés à l'histoire du droit pour illustrer ce principe.

Au Moyen Age, par exemple, toute la pensée est dominée par la conception catholique de la vie individuelle et de la vie sociale. C'est un lieu commun de rappeler que tout le monde public, toute l'organisation professionnelle sont pénétrés, tout comme l'art et les mœurs, de l'idée chrétienne. Mais le droit privé lui-même, et dans le droit privé le régime testamentaire du Moyen Age, s'il est une réaction du droit romain contre le droit germanique, est encore et surtout la traduction juridique de la conception chrétienne de l'usage des biens matériels.

Thering s'est plu à reconnaître, à ce point de vue, la supériorité du droit chrétien sur le droit romain :

« Il suffit, écrit-il, d'un seul regard jeté sur le nombre de fondations pieuses, mentionnées dans les Constitutions des Empereurs chrétiens, pour se rendre compte de la profondeur de l'effet moral exercé par la religion nouvelle. Elle a poussé le monde dans la voie de la charité et de la bienfaisance. C'est le christianisme qui a élevé la charité au rang d'un facteur social et important. Elle reçut la belle mission d'adoucir les misères des classes déshéritées, mission sociale à laquelle avait failli le commerce juridique, guidé par le seul égoïsme... Grâce à lui (le christianisme), la bienfaisance et l'amour ont reçu droit de cité dans la législation ».

A partir de la Renaissance, on laïcise le droit ; on le sépare successivement de la religion révélée, puis de Dieu, puis de la morale.

Les conséquences ne tardent pas à apparaître notamment en droit public. Tant qu'on admet que la société est un moyen, pour l'homme, de réaliser sa fin, qui, en dernière analyse, est Dieu, il est toujours possible de sauvegarder les droits essentiels de l'individu, en maintenant les droits de l'Etat. C'est en effet la même fin ultime qui s'impose à l'homme comme à la société. Dieu ôté, où trouvera-t-on le fondement premier du droit ?

Les uns le chercheront dans l'individu, et, s'ils sont logiques, ils aboutiront à l'anarchie. C'est ce que j'ai qualifié ailleurs, à la suite de Maurras et de son groupe, de romantisme social. D'autres le chercheront dans l'Etat et ils aboutiront, soit à la dessiccation de l'Etat, comme en Allemagne, soit au collectivisme. D'autres enfin, particulièrement doués pour abriter dans une intelligence radicalement faussée, des idées contradictoires, tel J.-J. Rousseau, partiront d'un individualisme absolu — l'individualisme des vagabonds, des sans-famille, des sans-patrie — pour aboutir à l'omnipotence des minorités gouvernantes au nouveau droit divin-démocratique. Tout ceci, que je résume fort mal, on le trouvera amplifié et précisé dans la brochure de M. Legrand. Je signale, notamment, entre beaucoup d'autres, les pages 29, 30, 31, 32, où la doctrine traditionnelle se trouve exposée, confrontée avec les erreurs modernes, en ces heureux raccourcis d'une réussite parfaite.

Après avoir exposé les principes philosophiques du droit, M. Legrand jette un rapide coup d'œil sur l'évolution du droit positif depuis la

guerre. Il signale entre autres la tendance qui se fait jour partout, non pas à supprimer, comme on l'a dit, l'Etat politique, ce qui serait une pure absurdité, mais à transformer l'Etat moderne, en accentuant l'importance sociale des corps professionnels. Cette dernière partie fourmille de remarques intéressantes, de jugements sûrs et modérés et prouve que M. Legrand n'a pas plus de peine à se débrouiller dans le fouillis de la législation moderne, que dans le chaos des doctrines philosophiques.

Les lecteurs de la *Revue* se rappellent sans doute l'intéressante controverse qui mit autrefois aux prises le R. P. Fallon et M. Janssens. Le Père Fallon soutenait qu'il est inexact de qualifier de libéralisme le régime économique moderne. L'intervention croissante de l'Etat en matière sociale, le rôle immense des associations ouvrières et patronales ont profondément modifié la structure économique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous ne sommes évidemment plus en régime libéral. On s'en doutait bien un peu et on s'étonnait de voir M. le professeur Janssens soutenir le contraire. Les dernières pages de la brochure de M. Legrand me paraissent confirmer les vues du R. P. Fallon en indiquant les territoires successivement conquis par l'action de l'Etat et celle des associations.

Bref, brochure excellente, qu'on lit facilement, mais qui nourrit l'esprit, parce qu'elle est pleine de « substantielle moelle ». A ceux qui connaissent déjà l'histoire philosophique du droit, elle rappelle, à utilement des notions peut-être obscurcies ; aux autres, qui sont sans doute les plus nombreux, elle ouvrira des horizons insoupçonnés.

FERNAND DESCHAMPS.



## FRANCE

### Les réparations

LA RECONSTRUCTION DE L'EUROPE, la revue de M. Keynes, a autorisé J. Bainville à exposer en toute liberté son point de vue sur les réparations :

Qu'est-il donc arrivé ? C'est que les Alliés ont cherché tout à la fois la quadrature du cercle et la pierre philosophale. Autant vaut rendre le cercle carré que de poursuivre un arrangement qui donnerait une égale satisfaction à la France et à l'Allemagne. Nous avons montré dans notre livre, *les Conséquences politiques de la paix*, comment les réparations devaient perpétuer les hostilités entre les deux peuples. Car si la France n'est pas dédommée des dévastations qu'elle a subies, c'est elle qui, en définitive, aura perdu la guerre. Les Allemands auront ressuscité au vingtième siècle la méthode qui s'appelait au moyen âge « faire le dégât » et qui consistait à nuire à son adversaire, à l'appauvrir et à l'affaiblir en le ravageant d'abord, résultat qui restait acquis quel que fût ensuite le sort des batailles. Quant à croire qu'un peuple quelconque reconnaîtra jamais une dette contractée dans ces conditions-là, c'est une illusion que nous ne pouvons partager. Seul un peuple d'anges et de saints serait capable de travailler pendant une génération ou deux pour racheter sa faute...

Voilà pourquoi nous appelons recherche du cercle carré la solution par le « chiffre raisonnable ». Mais, à cette recherche, les Alliés ont joint celle de la pierre philosophale, et voici comment.

La pire illusion à laquelle les hommes puissent s'abandonner en ce moment-ci (ce fut l'illusion de la Conférence de Gênes), c'est de croire qu'il dépend de la volonté des uns ou des autres de « reconstruire » l'Europe telle qu'elle était encore au mois de juillet 1914. « Le plus grand dérèglement de l'esprit, a dit un philosophe, est de vouloir que les choses soient autrement qu'elles ne sont. » Nous ne sommes plus en 1914, et il faut en prendre notre parti. Depuis ce moment-là, il y a eu en Europe une formidable destruction de capitaux et de formidables révolutions...

Aussi, ce n'est pas seulement la carte de l'Europe qui a été transformée. Ce sont les conditions dans lesquelles elle avait créé ses richesses. Par les dépenses colossales, par les destructions matérielles de la guerre et des révolutions, une part énorme du capital de l'humanité a été détruite. Il est impossible d'évaluer ce qui a disparu sans laisser le moindre équivalent, régions entières dévastées, millions de vies supprimées, consommation générale supérieure à la production. C'est peut-être mille milliards que le monde a définitivement perdus et qui sont inscrits, pour mémoire, sur des kilomètres de monnaie de papier.

Voilà pourquoi nous disons que l'on court après la pierre philosophale lorsqu'on poursuit la chimère d'un retour au passé et à l'ancien

équilibre. Par quelque bout qu'on prenne le problème, on s'aperçoit toujours qu'il manque de l'argent, et il faut que quelqu'un en perde, en donne, ou en prête, ce qui revient à peu près au même en ce moment-ci. Et personne, ce qui se comprend, ne veut être ce quelqu'un...

Alors, et c'est la tragique alternative à laquelle nous aboutissons, il faudra un prélèvement sur la substance française ou sur la substance allemande. Nous préférons, parce que c'est une question de vie ou de mort, que la livre de chair soit prélevée sur l'Allemagne plutôt que sur la France. Le mythe de Shylock s'est singulièrement élargi.

Mais il ne s'agit plus d'une livre de chair, ni plus ni moins d'une livre de chair. Le temps de ces mesures exactes est passé. Le règne des signes monétaires, des expressions — *flatus voci* — en monnaie de papier, touche probablement à sa fin. Alors la fiction des milliards, disparus comme une Eurydice et vers lesquels les nations inconsolables tendent les bras, ne doit plus cacher la réalité. Il est peut-être devenu aussi chimérique de parler de vingt-cinq milliards de marks-or que de trois cents. Nulle part on ne le sait mieux qu'en Allemagne. Mais quand nous saurons mieux aussi à quel point l'humanité s'est appauvrie, alors on ne dédaignera plus de simples millions, comme on les a encore dédaignés au mois d'août, à la Conférence de Londres, lorsque M. Lloyd George objectait aux gages de M. Poincaré qu'ils ne seraient pas productifs. Contrairement à ce que l'on pense, quelques vrais millions ont plus de valeur aujourd'hui qu'avant la guerre.

Mais si l'Allemagne ne peut plus donner que des millions qui sont représentés par des choses réellement existantes, nous ne les aurons jamais qu'au moyen de gages. Ils nous ont toujours paru nécessaires ; autant que l'hypothèse générale du traité de Versailles était inopérante. La faillite monétaire de l'Allemagne, sans doute imminente, les rend indispensables. Car elle ne changerait rien aux véritables ressources de l'Allemagne, pas plus que la faillite des assignats n'avait altéré le capital français. Le problème des réparations consiste désormais à prévoir et à organiser la faillite de l'Allemagne pour qu'elle ne l'organise pas elle-même à nos dépens. Dès que le Directoire eut brûlé la planche aux assignats, la France, sous le Consulat, devint prospère. Sous l'Empire, elle était redoutable. Si la France avait eu alors des créanciers comme en a l'Allemagne, quelles dupes ils auraient été en s'hypnotisant sur les fallacieux milliards des assignats au lieu de s'assurer des rentrées de vrais louis d'or !



## ITALIE

### Mussolini

De Jacques Chastenot ce portrait du dictateur italien dans *L'Opinion* du 10 novembre :

Le 30 octobre, à Rome : sous le ciel blond d'automne, la ville palpète, secouée par un de ces frissons de fièvre qui l'ont, au cours des siècles, tant de fois parcourue. Aux fenêtres des maisons, aux frontons des églises flamboient le vert, le blanc et le rouge de la jeune Italie. Audessous la foule, la foule des grandes journées romaines, remplit les rues et les places, s'étire, reflue, oscille et, finalement, se contracte autour d'un simple hôtel de voyageurs qui devient, pour un moment, le centre de gravité de cette masse chaotique et ardente.

Au balcon, un homme paraît : la masse sombre de son large torse moulé dans la chemise noire, fait contraste avec la blancheur d'un front énorme qui surplombe deux yeux de flammes, un nez puissant et des lèvres glabres modelées par un rude ébauchoir.

Une clameur d'enthousiasme. Puis le silence s'abat. Alors Benito Mussolini jette ces mots au peuple romain :

« Je suis venu pour donner un gouvernement à l'Italie. Dans quelques heures vous aurez, non un ministère, mais un gouvernement ».

L'Action a triomphé du Verbe.

Quelle carrière de condottiere, quelle carrière même de César de la décadence fut plus étonnante que celle de ce fils de forgeron romagnol mâtiné de paysan, qui se voit, à moins de quarante ans et par la seule grâce de son audace, devenu le dictateur de l'Italie !

Son histoire est une épopée de l'Acte. Les idées certes n'y manquent pas, ni les paroles. Mais les unes et les autres n'y figurent que sur un plan secondaire et en simple qualité de servantes, de préparatrices et, au besoin, de justificatrices du geste.

Le besoin d'agir qui habite en Mussolini, les traditions politiques aussi de sa famille, le jettent tout jeune dans les rangs du socialisme le

plus exalté. Collectivisme, antimilitarisme, internationalisme n'ont pas de champion plus fougueux que lui. L'apostolat « bëlant » n'est d'ailleurs point son fait : A ses yeux l'amour du genre humain ne perd rien à être prêché à coups de fusil, et c'est à coups de mitrailleuse qu'il entend combattre la guerre.

Une semblable doctrine nourrit mal son homme : pour vivre, voilà Mussolini parcourant la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne, tantôt tisserand, tantôt journaliste, tantôt terrassier, toujours conspirateur. Il voit beaucoup, retient beaucoup et, quand il regagne la péninsule, déjà sous le révolutionnaire perce en lui l'organisateur. Pour se faire la main, et tout en raillant le « bavardage » des socialistes réformistes, il embrigade des gardes rouges : la discipline dans l'action, voilà désormais sa formule. Le point d'application changera, non la méthode.

Vient la guerre. Le nationalisme à la fois réaliste et esthétique, qui depuis longtemps sommeille dans l'âme italienne, se réveille. Bien vite, Mussolini devine que là est la vie, l'action. Il y court. Aussi bien est-il aucune lutte de rue qui vaille celle du champ de bataille ? Et n'y a-t-il pas autant et plus d'exaltation à mitrailler les Autrichiens que des bourgeois ? Le révolutionnaire, devenu bersagliere, part pour le front. Il s'y comporte avec bravoure ; il en revient blessé et ayant enrichi ses idées d'autodidacte d'une notion nouvelle, la notion d'État.

Il est en cela vraiment latin. Pour lui l'État est bien une réalité concrète et vivante dont la volonté, expression de l'intérêt général, doit s'imposer aux individus avec un ascendant souverain : *Salus populi, suprema lex*. L'État de Mussolini n'est d'ailleurs pas l'entité envahissante, omniprésente, tutélaire, paternelle et indiscrète des doctrines allemandes, c'est plutôt, maître absolu sur son terrain, mais n'en sortant pas, le *Prince* des jurisconsultes classiques. En un mot, c'est, dans toute la force que devrait avoir le terme : le *Gouvernement*.

Or, voici qu'au lendemain de la guerre, le principe gouvernemental s'effrite et se désagrège dans la péninsule. Des ministères de fantoches se succèdent sans gloire ; le Parlement s'enlise dans des compétitions de groupes et de personnes ; le socialisme dans sa forme bolchevisante, destructrice et inorganique gagne et fait tache d'huile ; les classes dirigeantes perdent foi en leur mission ; la victoire elle-même se voit oubliée, que dis-je, on semble en avoir honte. Et l'Italie se façonne comme à plaisir un visage de vaincue.

Devant la carence des pouvoirs publics, tout en Mussolini proteste et se cabre. De ce sursaut naît le *Fascio*.

Ce n'est pas, à l'origine, un mouvement isolé ; il s'apparente entre autres à celui, plus ancien, dont d'Annunzio est l'animateur ; tout de suite cependant on y distingue l'empreinte de Mussolini : goût de l'action disciplinée, sens pratique, sens de l'autorité.

Pour restaurer la notion d'État, ce passionné d'ordre se fait factieux. Mais sa faction, il l'organise avec une maîtrise telle qu'en peu de temps elle devient la force la plus cohérente, la mieux en main et la plus redoutable de l'Italie. Et si le chef affuble ses partisans de chemises noires brodées de têtes de mort, s'il donne à leurs groupements des dénominations romaines — légions, cohortes ou manipules — c'est qu'il sait que les symboles et les noms mêmes portent souvent en eux une vertu efficiente.

On connaît l'épique aventure fasciste : le bolchevisme jugulé, les grèves générales brisées, l'offensive succédant à la défensive, les défections de municipalités socialistes, la conquête virtuelle du nord de l'Italie, celle du centre, celle enfin du midi, la marche sur Rome, le triomphe.

« On nous donnera le gouvernement ou nous le prendrons de force », avait dit Mussolini. Il n'a pas eu à le prendre et on ne lui a vraiment pas donné. Comme tombe un fruit mûr, le pouvoir est tombé dans ses mains parce qu'il n'y en avait pas d'autres assez fermes pour le recueillir.

L'Italie a un gouvernement. Ce gouvernement c'est Mussolini. Déjà le nouveau président du Conseil a montré que l'énergie qui brûlait en lui sous la chemise noire, l'âme encore sous la redingote ministérielle. « Nous maintiendrons l'ordre par l'application des lois », a-t-il dit, « et au besoin par des balles de mitrailleuse. » Deux coups d'autorité ont marqué son avènement : l'évacuation des quelque cent mille fascistes qui avaient envahi Rome et dont la présence y pouvait vite devenir perturbatrice ; la semonce sans réplique qui a mis fin aux velléités d'indépendance du comte Sforza. Pas plus que les personnalités consacrées, les vieux dogmes ne lui en imposent. « Ce que nous voulons, ose-t-il déclarer à un journaliste, c'est un maximum d'inégalité. »



## ANGLETERRE

### Les Changes

De Raymond Radclyffe dans le *New Witness* du 10 novembre :

... Pendant longtemps les hommes de la Cité n'ont pas voulu tenir compte des changes. Ils voient maintenant que les changes européens montrent que le crédit pourrait s'écrouler...

Il n'est pas possible d'exagérer le crédit sans détruire le crédit. Si nous, Anglais, n'empruntons plus, nous sommes seuls au monde à ne plus emprunter, car même les États-Unis empruntent encore.

Si le monde se pacifiait et si les hommes travaillaient ferme et éparpnaient, on pourrait encore s'en tirer sans catastrophe générale. Mais où trouver des signes que la situation s'améliore ? Et pour ce qui est de l'Europe, il est certain qu'on y travaille moitié moins qu'avant la guerre.



## ÉTATS-UNIS

### Enquête sur les églises chrétiennes (1)

#### LE PROTESTANTISME AUX ÉTATS-UNIS.

Avant de songer à se réunir aux dix-huit millions de catholiques, leurs concitoyens, les vingt-six millions de protestants que comptent les États-Unis, devront commencer par faire l'union entre eux. Ils sont, en effet, très divisés, se répartissant en une dizaine de groupements religieux dont aucun n'a la faveur ni la défaveur du gouvernement.

1° *L'église épiscopaliennne* (1.104.029 membres en 1922) est un rameau détaché de l'église anglicane. Jadis, elle fut suspecte aux révolutionnaires, à cause de ses attaches avec l'Angleterre d'où elle venait en effet, et, en 1789, ils la persécutèrent et la dépouillèrent. Il est resté contre elle quelque chose de ces suspicions, encore que son clergé soit très cultivé et que ses fidèles se recrutent, pour la plupart, dans ce qu'on nomme, en Amérique, la bonne société, c'est-à-dire parmi les riches.

2° *Les églises congrégationalistes* (819.255 m.), calvinistes de doctrine, outre l'honneur d'avoir été fondées par les « *Pilgrim Fathers* » et celui d'avoir fondé en 1365 l'Université de Harvard, ont encore ceci de remarquable : qu'elles sont autonomes, comme, chez nous, les monastères bénédictins, et qu'elles passent pour garder fidèlement les principes fondamentaux de la démocratie américaine. Leur prestige s'accroît aussi de la culture de leurs pasteurs et du haut rang social de leurs ouailles.

3° *Les églises presbytériennes* (2.384.683 m.) : il y en a onze, toutes calvinistes de doctrines et de rites. Elles s'enorgueillissent de posséder l'Université de Princeton, d'être desservies par des ministres solidement instruits et de recruter leurs fidèles dans les milieux intelligents, c'est-à-dire parmi la bourgeoisie laborieuse et utile.

4° *Les églises baptistes* (7.835.250 m.) ne confèrent le baptême qu'aux seuls adultes. Leurs pasteurs sont assez souvent des prédicateurs improvisés, et leurs fidèles appartiennent surtout aux classes populaires et à la race noire. L'Université de Chicago est une école baptiste comme aussi *Brown University*.

5° *Les églises méthodistes* (7.797.991 m.). Un charpentier irlandais qui, en son pays natal, jouait le rôle de prédicateur wesleyen, fonda en 1766, le premier groupement méthodiste aux États-Unis. Un autre prédicateur merveilleux, Francis Asbury, dépêché par Wesley lui-même en Amérique, contribua beaucoup à accroître le noyau primitif ; et, aujourd'hui, le méthodisme américain, exactement calqué sur le méthodisme anglais, y jouit d'une extrême faveur. Il serait pourtant exagéré de dire que les pasteurs de ces églises sont toujours fort instruits et que, chez les méthodistes d'Amérique, la qualité sociale des recrues soit à proportion de leur nombre immense.

6° *Les églises luthériennes* (2.466.645 m.) : il n'y en a pas moins de dix-sept espèces, nées de l'immigration des luthériens allemands,

hollandais et scandinaves. Toutes n'ont pas adopté l'anglais comme langue officielle et plusieurs gardent, de ce chef ou pour d'autres raisons, un vague aspect d'étrangères. Leur rôle n'est pas fort en vue dans la vie religieuse des États-Unis.

7° *Armée du Salut* (45.969 m.). Les salutistes, qui ont vu le jour en Angleterre en 1865, n'ont fait leur apparition en Amérique qu'en 1880. On les admire beaucoup de pousser le zèle jusqu'à vouloir entamer l'indifférence religieuse des milieux ouvriers.

8° *Christian Science*. C'est une secte qui ressemble d'assez près à l'Antoinisme wallon. Comme à notre Antoine de Jemeppe-sur-Meuse, il arriva à Mrs. Eddy d'être malade et abandonnée des médecins. Elle se guérit elle-même miraculeusement par la lecture d'un verset de l'Évangile. Cela lui attira une foule de disciples qui nièrent la réalité du mal physique, et enjoignirent à tout chrétien de pratiquer l'Évangile à la lettre et de guérir toutes les maladies, au nom de Dieu, par des remèdes purement spirituels. Pas plus d'ailleurs que nos Antoinistes qui sont 200.000, ces bons Américains n'ont été tués par le ridicule dont ils se sont couverts. Leur nombre s'en est, au contraire, fortement accru depuis 1879, date où ils fondèrent, à Boston, leur première église.

9° *Les disciples du Christ* (1.210.023 m.) sont nés de la parole d'un presbytérien irlandais qui débarqua en Pensylvanie, dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils veulent réunir toutes les églises chrétiennes et reprendre les dogmes et pratiques du christianisme primitif. Ces apôtres sont rapidement devenus populaires et, vers 1830, ils pensèrent bien gagner à leur cause toutes les églises baptistes.

Rien d'étonnant à cela, si l'on songe au puissant mouvement d'opinion qui règne aux États-Unis en faveur de la réunion, non pas de toutes les églises, mais de toutes celles qui sont protestantes. On y a vu des schismes, réputés définitifs, se ressouder chez les presbytériens et des alliances se nouer entre églises diverses, telles que presbytériennes et congrégationalistes. De nombreux esprits espèrent qu'on ne s'arrêtera pas là, et les *disciples du Christ* ne manquent pas d'émuler dans l'œuvre de réconciliation qu'ils poursuivent. D'où vient cela ?

D'abord, d'une vieille haine contre le catholicisme qui tend à fédérer tous les chrétiens, ne reconnaissant pas le pape de Rome et qui sont naturellement dépités de lui voir tant de sujets dans un pays qu'on croyait soustrait pour toujours à son obéissance. Ensuite, cette poussière d'églises doit tendre à l'économie. Chacune d'elles ne peut se payer le luxe d'entretenir son séminaire et son université. Unies, au contraire, et additionnant leurs ressources et leurs hommes, elles pourraient créer et faire vivre ces établissements. L'union les rendrait plus fortes et mieux outillées. Elles se sont dit cela ; et les voilà qui commencent d'envoyer leurs élèves à l'Université de Chicago et au *New-York Union Seminary*. Une fois devenus pasteurs, on conçoit que ces anciens élèves de Chicago et du N.Y.U.S. répandent en leur troupeau des doctrines teintées d'influences étrangères et d'aspirations unionistes. Enchérisant encore, les églises américaines se sont efforcées à supprimer les doubles emplois dans l'évangélisation, et plusieurs fois déjà, dans les Y.M.C.A. et dans l'*Interchurch World Movement*, elles ont mis en commun leurs forces de prosélytisme. Il y a plus. Quand un fidèle se trouve en un lieu dépourvu d'église de sa secte, il lui est conseillé de s'affilier à un autre groupement protestant plutôt que de rester isolé. Un peu d'indifférentisme religieux se cache bien dans cette pratique, mais telle quelle, elle est un témoignage de plus de l'état d'esprit unioniste.

L'idée de la fédération des églises protestantes a derrière elle d'importants capitaux, une notable partie de l'élite intellectuelle et des apôtres mystiques et dévoués. Elle semble donc promise, tôt ou tard, au succès.

Selon que cette union se fondera sur un minimum ou un maximum de christianisme primitif, l'Église Romaine sera loin ou près de devenir, entre elles, le lien fédérateur et de les réduire en son obéissance.

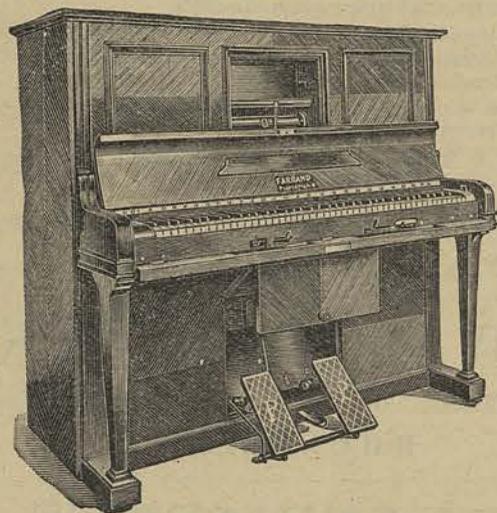
De cet aboutissement, il n'est d'ailleurs pas encore question aux États-Unis. Chez les protestants, on y est même opposé, comme nous avons vu.

OMER ENGLEBERT.



(1) Voir la *Revue Catholique des idées et des faits* du 10 novembre 1922.

# LE "PIANOLA",-PIANO



*apporte au foyer le repos de l'esprit et la joie unanime en permettant à tous, petits et grands, de jouer du piano, sans qu'il soit pour cela nécessaire de connaître la musique.*

*C'est le seul instrument dont les exécutions soient ARTISTIQUES car les instruments similaires sont nombreux qui ne relèvent que de la simple mécanique.*

Les seuls instruments qui puissent s'appeler

**"PIANOLA",**

sont ceux inventés et fabriqués par

**THE ÆOLIAN COMPANY**

212, RUE ROYALE, 212, BRUXELLES

(nouvelle adresse)

Rouleaux « ÆOLIAN » les meilleurs

**GRANDE BAISSÉ DE PRIX**

Envoi franco des catalogues sur demande

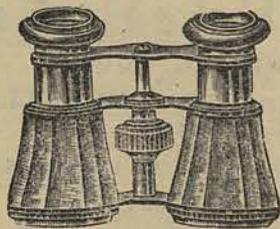
TÉLÉPHONE 196-97

# BOVRIL

C'EST LA NUTRITION ASSURÉE  
EN LE BUVANT RÉGULIÈREMENT

BOVRIL, Bruxelles, Téléph. 103.49 Toutes épiceries

## Maison du Lynx



rue de la  
Bourse, 34 BRUXELLES

Lunetterie — Optique — Jumelles  
Baromètres — Faces à main  
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances  
de Messieurs les Médecins-Oculistes

ORFÈVRERIE

# CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies



ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET  
DORÉE — ORFÈVRERIE D'AR-  
GENT — SERVICES DE TABLE  
— SERVICES A THÉ —  
— SURTOUT CANDÉLABRES —  
CADEAUX ET CORBEILLES  
DE MARIAGE  
— COUPES DE SPORTS —

TÉLÉPHONE 177.87

## Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

## Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage

Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

**VERMOUTH**  
**Jacobino**  
de beste  
**JACQUES NEEFS · ANTWERPEN**

## CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 60 MILLIONS  
RÉSERVES : 10 MILLIONS

SIÈGES :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

BUREAUX DE QUARTIERS A BRUXELLES :

Bureau A Boulevard du Midi, 22, Bruxelles. — Bureau B Chaussée de Gand, 67, Molenbeek. — Bureau C Parvis St Servais, 1, Schaerbeek. — Bureau D Avenue d'Auderghem, 148, Etterbeek. — Bureau E Rue du 22 Novembre, 43, Uccle. — Bureau H Rue Marie-Christine, 232, Laeken. — Bureau J Place Liedts, 26, Schaerbeek. — Bureau K Avenue de Tervueren, 8-10, Etterbeek. — Bureau L Avenue Paul De Jaer, 1, St-Gilles. — Bureau M Rue du Bailli, 80, Ixelles. — Bureau R Chaussée d'Ixelles, 8-10, Ixelles.

SUCCURSALES :

Bruxelles	Rue du Fossé aux Loups, 39
Charleroi	Rue Charles Dupret, 36
Gand	Place d'Armes, 23
Namur	Rue de Bruxelles, 43
Verviers	Rue Crapaurue, 175

130 AGENCES en Belgique

Agences à Luxembourg et Cologne

Toutes opérations de banque, de change et de bourse

## La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

## CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

## REVETEMENTS

Téléphone B 15911

NOS SÉRIES  
ESSENCE  
LOTION  
BRILLANTINE  
SAVON  
COSMETIQUE

SUZONNE - VICKY  
COTE D'AZUR  
NOUVEAU RÈGNE  
CYCLAMEN ROUGE  
ETC. ETC.

Eau de Cologne N° 350

Eau de Cologne aux Fleurs

Steik -- Savon de Toilette

*A la Corbeille Royale* PARFUMERIE

EM. LEMESRE

fondée en 1860

BRUXELLES  
80-82, rue Coenraets

PARIS  
4, Passage Violet

## LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1<sup>re</sup> COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000      Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Forts.*

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et**

**les accidents**

**de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

Directeur : N. DIERCXSENS

GROS :  
rue des Bogards, 16  
BRUXELLES

**SAVON  
DALTON**  
Pour votre toilette

Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

**FRANÇOIS VAN NES**

(Successeur)

Tél. Br. 2764      BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

**A la Grande Fabrique**

**E. Esders**

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

**Vêtements pour hommes, dames et enfants**

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

**CHOCOLAT**



**DU C ANVERS**

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

*C'est le symbole de la suprématie*

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES  
51 Avenue de la Porte de Hal  
65, rue de l'Ecuyer



*Un tableau rayonnant!*

**"NUGGET"**  
POLISH POUR CHAUSSURES

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photogreveurs — Timbreurs

**7, Marché St-Jacques, ANVERS**

MAISON FONDÉE EN 1875 Tél. 6242

**PETIT-BEURRE**  
**PATEINE**

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 7115

Les prix dévient, à qualité égale, toute concurrence

Atelier spécial pour la Réparation des Tapis

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

Pendant la reconstruction de l'Immeuble, les magasins de vente sont transférés, 5, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères.